5 AOUT 1951

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

N° 306 - 100 FRANCS

Illinois U Library

LOUIS JOUVET EST MORT

Terrassé par une crise cardiaque le grand homme de théâtre est mort dans son bureau de l'Athénée où, intransportable, il était resté deux jours sans connaissance. On lira dans notre prochain numéro les souvenirs de Georges Duhamel, de l'Académie française, de Germaine Beaumont et de Marcel Herrand.

Bien que Marque nouvelle

FRIGÉROC

n'est pas né d'aujourd'hui!

Il a derrière lui
30 ans d'expérience en compresseur
15 ans d'expérience en armoire frigorifique
(compresseur PLANCHE)

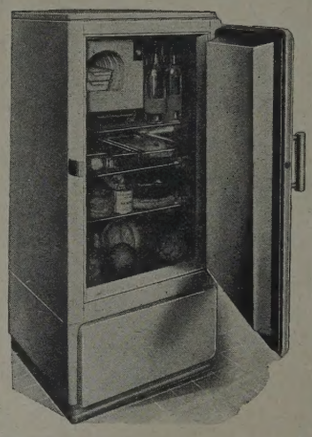
FRIGÉROC EST L'ARMOIRE IDÉALE

SIMPLE, ROBUSTE, SILENCIEUSE, DE BELLE PRÉSENTATION
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE

150 litres de capacité
5 ans de garantie

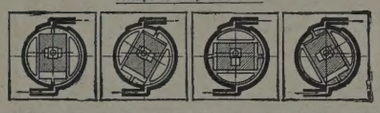
Au prix sans concurrence de 107.500 frs

Comparativement aux appareils à absorption, la très faible consommation de FRIGÉROC à compresseur (5 fois moindre) rembourse en 3 ans le prix de l'armoire complète par les économies de courant réalisées.



Dépositaires, revendeurs demandés.
Société Anme des Compresseurs PLANCHE
Capital : 20.000.000 de fr.
VILLEFRANCHE-sur-SAONE (Rhône)
Téléphone 3-35

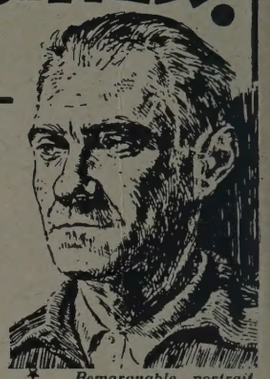
Principe du compresseur P. B.



PASSE-TEMPS PROFITABLE —

Voulez-vous SAVOIR DESSINER?

DES MILLIERS ONT RÉUSSI par la MÉTHODE A.B.C.



Remarquable portrait plein de vérité, exécuté avec finesse et habileté par un élève de nos cours par correspondance

SI VOUS SAVEZ ÉCRIRE... VOUS POUVEZ DESSINER...

N'avez-vous pas dit souvent : "Si seulement je savais dessiner !" Soyez-en persuadés : cette faculté, vous pouvez l'acquérir très facilement. Si vous savez écrire, vous pouvez dessiner. La méthode A.B.C. de Dessin vous apprend à retrouver dans tout ce qui vous entoure les lignes, les courbes, les formes dont vous vous servez quotidiennement en écrivant. Elle vous montre comment les employer, comment les unir l'une à l'autre pour représenter n'importe quel modèle par traits précis et fermes. Après, tout devient facile.

RENSEIGNEZ-VOUS : Grâce à cette étonnante méthode, vous pourrez chez vous apprendre tout seul à dessiner non pas d'impersonnelles copies, mais de véritables croquis, des études directes d'après nature. Ce sera pour vous, dès la première leçon, d'un intérêt passionnant. Et si vous envisagez la vente de vos dessins, ils seront d'un rendement très appréciable.

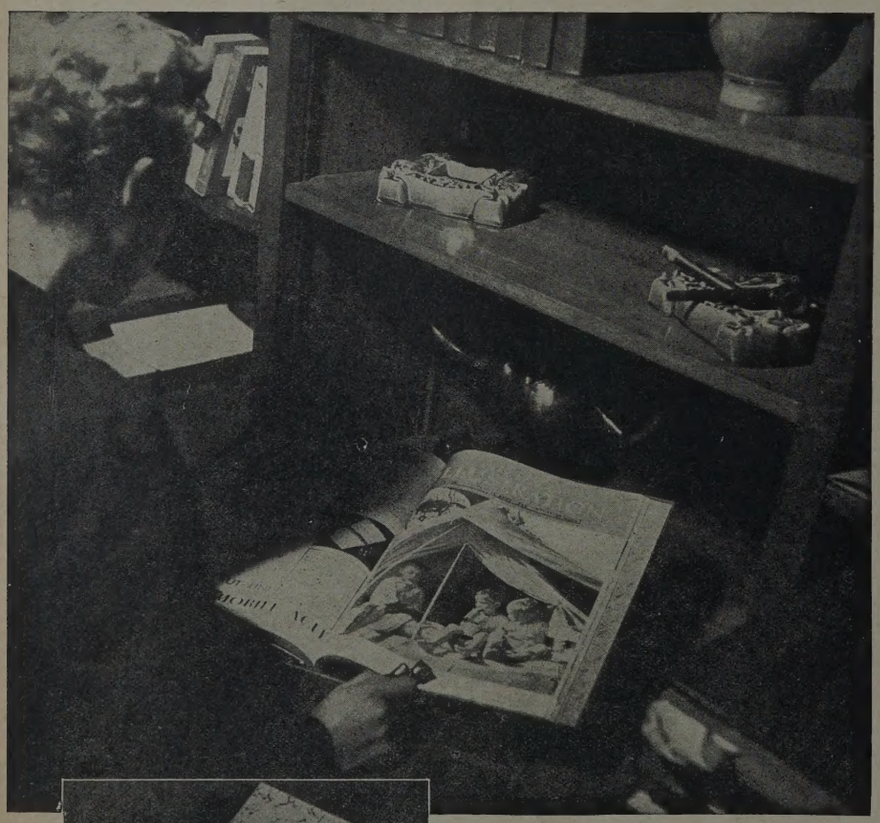
GRATUIT *Demandez la curieuse brochure illustrée (offerte gratuitement) où sont exposés les principes de cette nouvelle méthode et les moyens de vous spécialiser, sans frais supplémentaires, si vous le désirez.*

Cette jolie silhouette à la sanguine est l'œuvre délicate d'un de nos élèves devenu maintenant professionnel.

Envoyez ce Coupon pour ALBUM GRATUIT

ÉCOLE A.B.C. DE DESSIN (Stud. A 63)
12, rue Lincoln (Champs-Élysées), **Paris (8e)**
Veuillez m'envoyer sans engagement votre album illustré donnant tous renseignements sur la méthode A.B.C. (Ci-joint 2 timbres pour frais d'envoi).

Nom .....
Adresse .....
Pour la Belgique : **18, rue du Méridien, Bruxelles**



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . 560 fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . 580 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 60 fr.
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

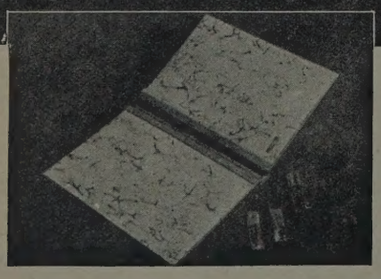
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . 110 fr. | Pour 2 reliures. 140 fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . 440 fr.
Clefs de montage . . . . . 60 fr.
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . 110 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



Il vous faut une

RELIURE MOBILE

SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

ACLE

Et pour le 1er coup de fusil... un

BYRRH

Un palmarès
éloquent
au tir aux pigeons
de Monte-Carlo
en 1951

CHAMPIONNAT DU MONDE

Homer CLARK Jr. - (U. S. A.)

GRAND PRIX DE MONACO

Tony BANCHERO - (U. S. A.)

MATCH DES NATIONS

Bob ALLEN - Homer CLARK
Joe HIESTAND - Roth EARL
(U. S. A.)

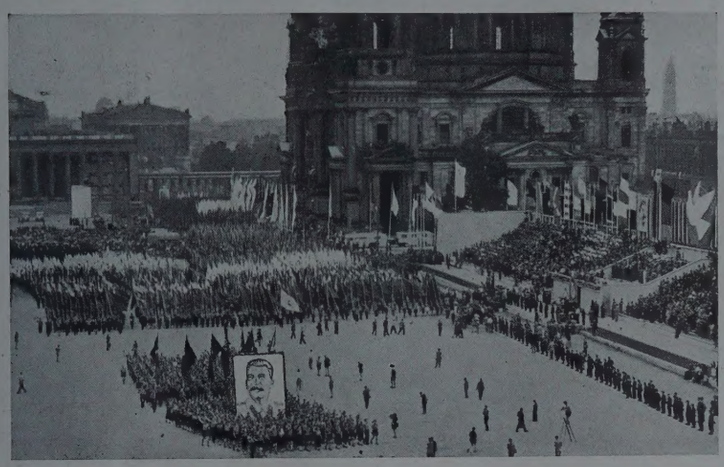
CARTOUCHES : ÉTABLTS LIEN – CHAPU – CALLENS

MUNITIONS

GÉVELOT DRAEGER

7me ANNÉE — NUMÉRO 306 25 AOUT 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

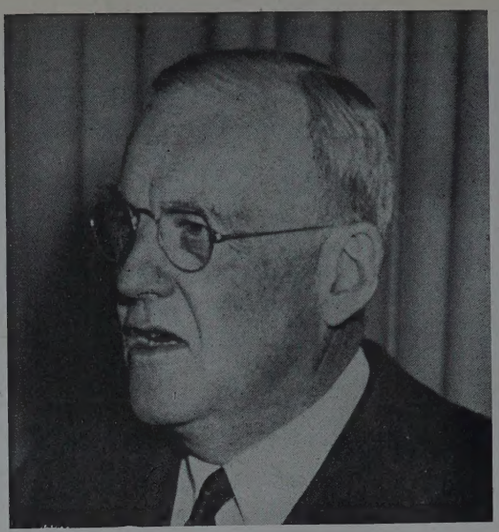


CONTRASTES BERLINOIS

Evocateurs d'autres parades que naguère connut l'Allemagne, les cortèges du « festival » tenu à Berlin par les jeunes communistes du monde entier ont accusé avec un relief particulier les contrastes qui chaque jour naissent de la confrontation, dans l'ancienne capitale allemande, du monde occidental et de l'univers soviétique. Ces oppositions, qui prirent même un tour violent le jour où cinq mille manifestants voulurent pénétrer en force dans les secteurs américain et français de la ville, revêtent le plus souvent un aspect symbolique, qui n'en est pas moins frappant. Ainsi le défilé devant la cathédrale de Berlin des groupements porteurs des nouvelles icones — portraits de Staline, de Marx et des chefs communistes allemands — mit face à face l'image du Christ prêchant la paix à tous les hommes de bonne volonté et celle d'une colombe dont les roucoulements hypocrites couvrent mal le cliquetis des baïonnettes.

ACTUALITÉS MONDIALES

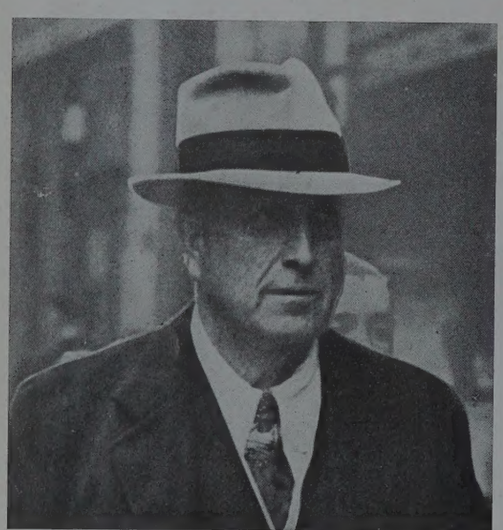
KEHL. Quinze Alsaciens et Lorrains, qui avaient été enrôlés de force dans la Wehrmacht puis capturés par les troupes russes, viennent d'être libérés par les autorités soviétiques après six années de captivité.



VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE PROJET définitif de traité de paix avec le Japon élaboré par M. Foster Dulles (ci-dessus) a été rendu public et sera soumis aux cinquante pays représentés à la Conférence de San Francisco. Celle-ci prendra fin le 8 septembre si l'U. R. S. S., qui a déclaré vouloir y assister, ne se livre pas à des manœuvres dilatoires.

EDIMBOURG. Le duc d'Edimbourg, fait d *honoris causa* de l'université de cette ville, a pro devant les membres de l'Association britan un discours fort remarqué sur le rôle de la s

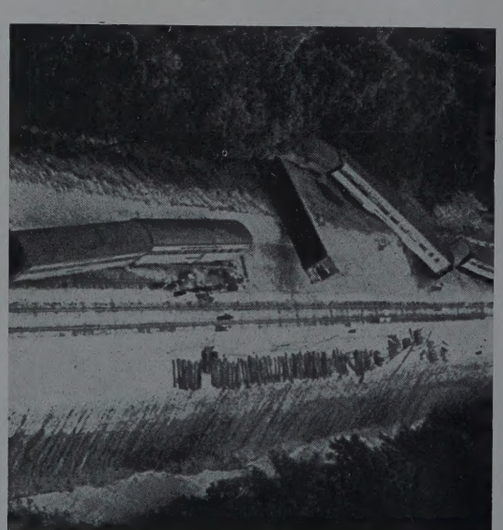


BEVERLY HILLS. William Hearst, un des magnats de la presse américaine, est mort à quatre-vingt-huit ans dans sa résidence de Californie. Francophobe et ennemi de la S. D. N., il eut une influence politique importante.

SAN SALVADOR. L'insuffisante pression de l'eau a contraint les habitants à contempler, impuissants, le gigantesque incendie qui ravagea le centre de leur cité et détruisit le Théâtre national et la cathédrale.

LUGANO. Plusieurs victimes en Suisse, vingt-six m deux cents blessés en Italie du Nord, bilan des in tions qui ont dévasté le Tessin et la région de Dôm autocar de tourisme belge s'est enlisé dans la

LIVOURNE. Amenés en Europe par le transport de troupes *General R. E. Callan,* mille quatre cents soldats américains ont débarqué dans le grand port italien, d'où ils iront renforcer les troupes d'occupation en Autriche.



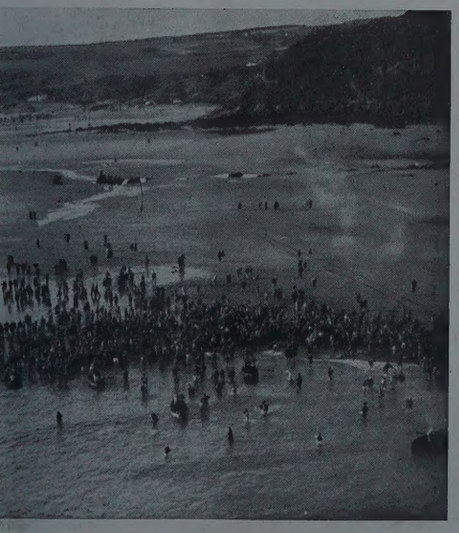
NEW-YORK. Voici une vue aérienne prise au-dessus de Four Oaks, où dérailla un train rapide reliant New-York à Miami. Neuf wagons sortirent des rails et plus de cinq cents voyageurs furent sérieusement blessés.

BONN. Convaincu que l'autorité internationale d Ruhr ne saurait agir efficacement sans m fic de son statut, M. Franz Blücher, vice-chancelier d magne occidentale, a démissionné de ce

A SEMAINE

NT-NAZAIRE. Le paquebot *Foch* vient d'effec- sa croisière inaugurale, emmenant à son bord ieurs membres de la famille du maréchal et de ibreuses personnalités, dont le général Weygand.

BONNE. Après la cérémonie de prestation de ient, S. Em. Mgr Cerejeira présente ses félici- ons au général Craveiro Lopes, successeur du échal Carmona à la tête de la République portugaise.



LA'S. Plus de cinq cents curieux assistaient, ap Gris-Nez, au départ de la traversée de la Manche a nage. Vingt concurrents ont participé à cette u qui était disputée pour la deuxième fois.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ce n'est pas sans appréhension et pour finir sans amertume que nous autres, gens d'Occident, nous cherchons puis lisons dans les gazettes les dernières nouvelles de l'Indonésie ou du Pakistan. Nous pensions bien que la population de l'Indonésie, répartie sur plusieurs îles, soumise à des influences très diverses et très variables, n'arriverait pas sans quelque peine à trouver une formule d'équilibre pour jouir de son indépendance. Ce que nous apprenons est encore plus triste que tout ce que nous pouvions craindre. La malheureuse Indonésie n'aura conquis ce qu'on appelle conventionnellement la liberté que pour s'installer dans le climat de la guerre civile.

En ce qui concerne le Pakistan, le problème n'est pas moins grave. André Siegfried, dans l'excellente relation de son récent voyage aux Indes, nous a donné de bonnes clartés sur la structure et les ambitions du Pakistan. Ainsi donc le monde sud-asiatique fait l'apprentissage de l'indépendance, et, tout aussitôt, c'est pour parler de guerre, pour préparer la guerre. Hier, tous ces peuples vivaient sous la tutelle britannique et sans doute étaient-ils au moins d'accord pour souhaiter le départ de ceux qu'ils devaient considérer comme les occupants. A peine les Anglais ont tourné le dos, ou fait semblant de tourner le dos, les peuples « libérés » songent à se massacrer entre eux. De temps à autre, l'Inde affirme, par la voix de ses maîtres actuels, que la guerre indo-pakistanienne n'aura pas lieu. Je suis de ceux qui, pour mille raisons, forment le vœu qu'il en soit ainsi. Mais quoi ! l'Inde, qui joue si volontiers le rôle de la puissance médiatrice, l'Inde qui, non sans raison d'ailleurs, s'enorgueillit de ses traditions spiritualistes, de sa haute philosophie humaine, l'Inde qui morigène si volontiers les peuples occidentaux à propos de leurs fautes ou de leurs erreurs, l'Inde va-t-elle nous donner, pour fêter sa jeune franchise, le spectacle d'une guerre à laquelle ne résisteraient pas des populations fourmillantes, mal nourries, mal soignées et mal vêtues ?

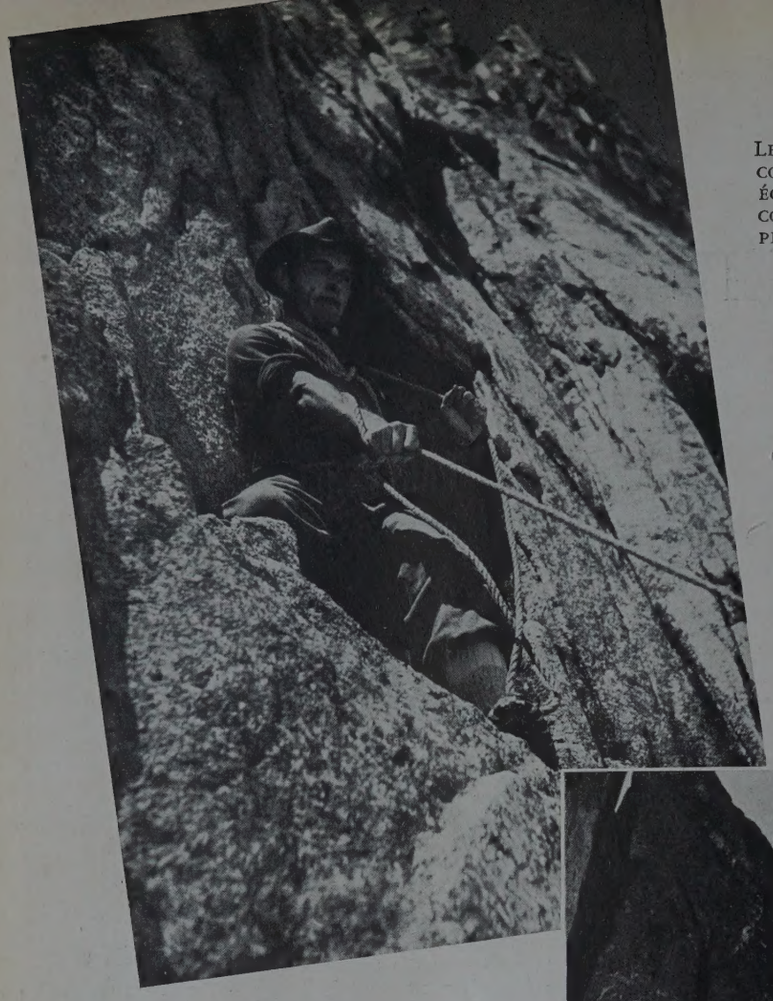
Nous savons, hélas ! ce que les peuples du Proche-Orient asiatique ont fait de leur indépendance. Nous savons comment ils manifestent leur sentiment de la liberté. Ce ne sont qu'assassinats, coups d'État et querelles fratricides. Seule, dans cet enfer, la Turquie montre visage de raison. Mais la Turquie regarde avec persévérance vers l'Occident. Je considère comme un symptôme capital le fait que la Turquie a, au cours de sa patiente et lente évolution, adopté la typographie romaine, sans, pour cela, renoncer ni à sa religion, ni à ses traditions essentielles, ni surtout à son ferme sentiment national.

Nous savons bien aussi, nous autres — je parle des Français raisonnables — nous savons que si, demain, dans la confusion de quelque catastrophe, l'Afrique du Nord recouvrait une liberté sans condition, une liberté sur laquelle ne pèserait ni l'Amérique, ni la Russie, ni l'Angleterre, des conflits éclateraient aussitôt entre les membres de cette communauté fragile. Le Maroc envahirait l'Algérie, la Tunisie rêverait à des aventures. Et je ne parle ici que d'une petite partie du continent africain. Je ne veux même pas penser à l'Afrique noire.

★

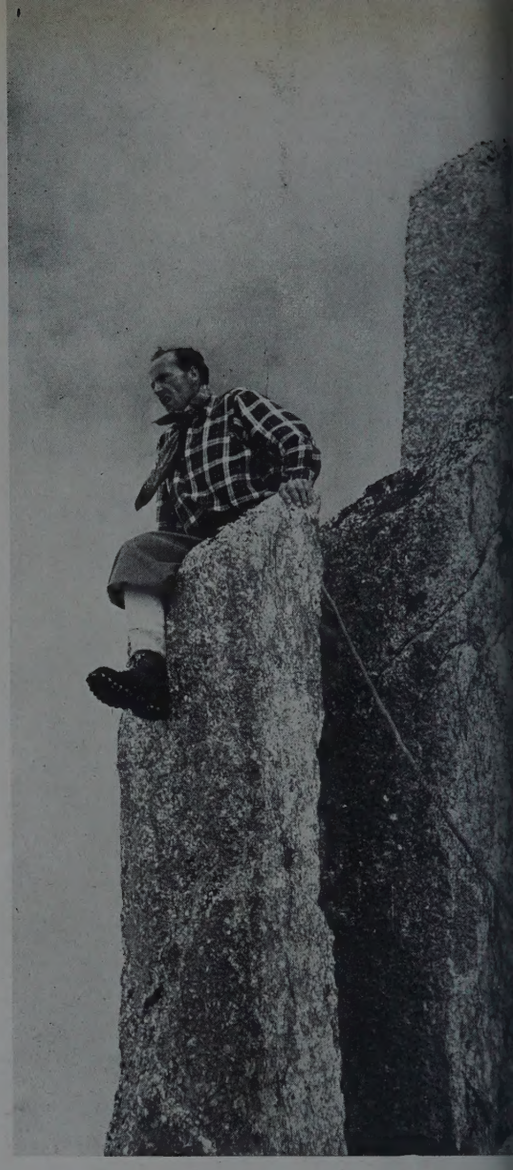
Est-ce à dire que je préconise le *statu quo* et le maintien des régimes de tutelle, de protectorat? Est-ce à dire que j'approuve un colonialisme désuet, funeste et d'ailleurs discrédité ? Certes, non! Mais je ne crois pas à l'action bienfaisante des bouleversements. Je ne crois pas aux vertus de l'orage. Jamais un orage n'apaise les troubles atmosphériques. Au contraire, un orage entraîne toujours de longs et pénibles désordres. De même, je ne crois pas à la vertu des révolutions, des opérations brutales et sanglantes : elles compliquent pour longtemps tous les problèmes sociaux, tous les problèmes humains.

Malgré les deux guerres mondiales, malgré d'infinies douleurs et d'irréparables ruines, la France a fait de son mieux pour amener à l'indépendance politique, à l'indépendance économique et, mieux encore, à la culture salvatrice des peuples qu'elle avait d'abord dominés mais qu'elle était bien résolue à instruire d'abord, à libérer enfin. Dans cette œuvre de sagesse, la France n'a été secondée par personne, ni par les voisins, ni même souvent par les intéressés. Elle a cherché, elle cherche encore des solutions intelligentes et progressives. Cela ne fait ni le jeu des fanatiques, ni celui des doctrinaires, ni celui des mercantis incurables qui mettraient la planète à feu et à sang pour inscrire un chiffre illusoire, sur leur grand livre de comptes, dans la colonne des profits.



Les ascensions faites en cordée sont une rude école de solidarité : du courage de chacun dépend le salut de tous. Il faut s'encorder...

... pour l'attaque des pentes très rudes et des murailles verticales comme celle-ci.



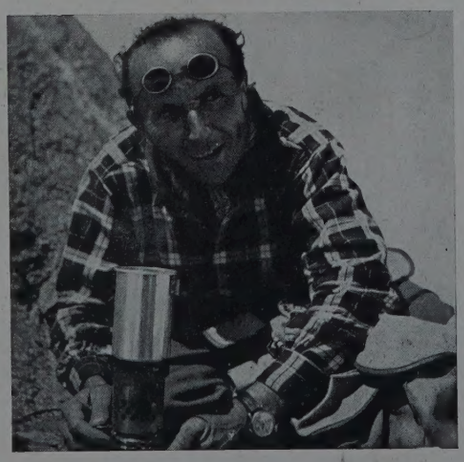
Ces alpinistes ignorent le vertige. L'un d'eux se

LES JOIES RUDES DE LA MONTAGNE

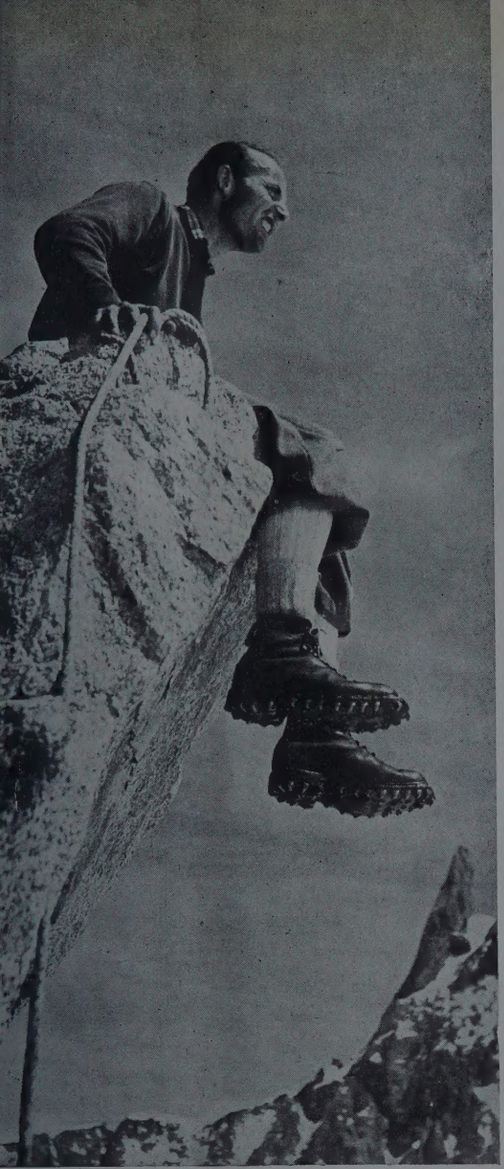
Les photos qui garnissent ces pages montrent à quels durs efforts s'astreignent les fervents de l'alpinisme. Sport rude, mais qui réserve à ses adeptes de grandes joies lorsque, après des heures d'escalade, coupées souvent d'incidents périlleux, ils parviennent au but. Tous ceux qui ont éprouvé ces satisfactions le proclament : « Il n'est pas de sport qui donne avec plus de plénitude le sentiment de la victoire et de la conquête. » Conquête d'une nature admirable sans doute, mais sournoise, hostile et qui fait souvent payer cher leur audace à ceux qui l'affrontent. Victoire sur soi-même, car l'effort physique et la tension morale sont portés au maximum au cours d'une ascension. Il faut une volonté tenace et un cœur bien accroché pour triompher des obstacles accumulés. Et c'est finalement le moral qui fait les vainqueurs.

Ainsi l'alpinisme est une école exaltante, et c'est pourquoi sans doute il attire chaque année des amateurs plus nombreux et suscite des exploits plus brillants. Peu à peu les parois infranchissables cèdent et des cimes jusqu'alors inviolées sont atteintes. Dans cette émulation les Français tiennent une place plus qu'honorable. C'est un groupe de nos compatriotes, membres du Club alpin lyonnais, qui vient de gravir un des plus hauts sommets africains. Réjouissons-nous de ces victoires et souhaitons qu'une compréhension exacte du danger, une prudence qu'il faudrait avoir l'esprit bien mal placé pour confondre avec la pusillanimité évitent de plus en plus ces accidents — dont cette année a trop fourni d'exemples, hélas ! — qui font de la montagne une pourvoyeuse de la mort.

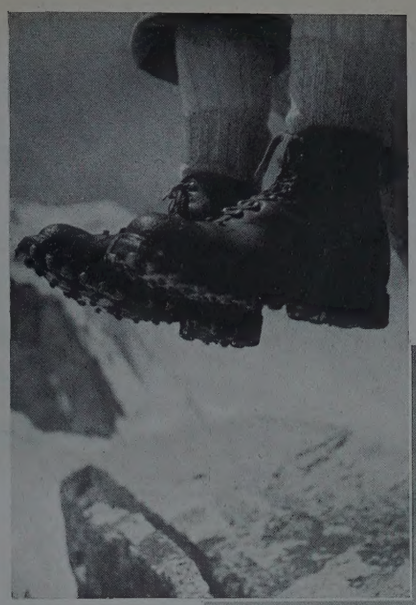
Photographies Raoul Doucet.

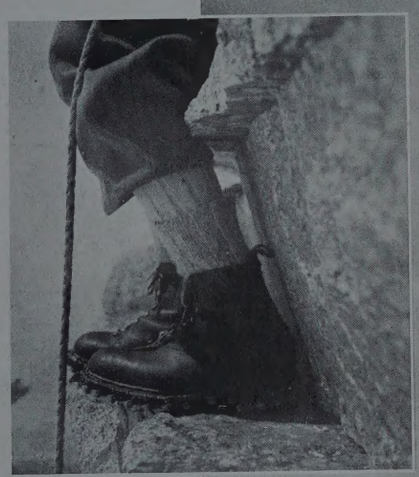


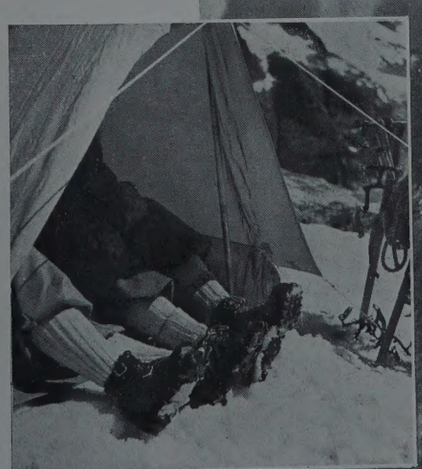
Cinq minutes de répit sont les bienvenues, surtout lorsqu'un « jus » les agrémente.



LE VOULOIR BONDIR D'UN GIGANTESQUE TREMPLIN.







SOUS LES COUPS DU PIOLET LA GLACE DES HAUTES ALTITUDES VOLE EN ÉCLATS DE DIAMANT. VOICI ACHEVÉE CETTE ASCENSION DONT CES PHOTOGRAPHIES DE PIEDS SORTANT DE LA TENTE AVANT LE DÉPART, SUSPENDUS A L'ARRIVÉE AU-DESSUS DU VIDE, VOUS RÉSUMENT L'HISTOIRE.

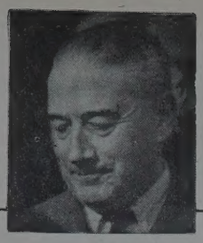
LE PREMIER CABINET DE LA NOUVELLE LÉGISLATURE

Président du Conseil.

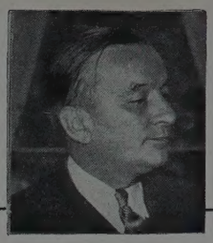
RENÉ PLEVEN

M. F. GAILLARD,
Sec. Ét. Présidence.

M. BRUYNEEL
Sec. Ét. Présidence.



M. René MAYER,
Vice-président.
Finances, Aff. économiques.



M. Georges BIDAULT,
Vice-président.
Défense nationale.

MINISTRES :

COURANT
Budget.

LOUVEL,
Industrie.

PFLIMLIN,
Commerce.

ANTIER
Agriculture

BACON,
Travail.

CLAUDIUS-PETIT
Reconstruction
et Urbanisme.

SECRÉTAIRES D'ÉTAT

HUGHES,
Aff. écon.

DELCOS,
Commerce.

LAURENS,
Agriculture

MINISTRES D'ÉTAT :

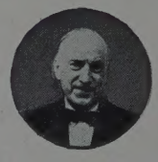
QUEUILLE. PETSCHE LETOURNEAU.

MINISTRE

BOURGÈS-MAUNOURY
Adj[t] à la Défense nationale.

SECRÉTAIRES D'ÉTAT

DE CHEVIGNÉ
Guerre.



GAVINI,
Marine.

MONTEL,
Air.

MINISTRES :

E. FAURE,
Justice.

BURON,
Information.

BRUNE,
Intérieur.

RIBEYRE,
Santé.

LANIEL,
P. T. T.

PINAY
Trav. pub.

JACQUINOT,
France d'O.-M.

R. SCHUMAN,
Aff. étrangères.

A. MARIE,
Éd. nationale.

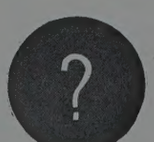
TEMPLE,
Anciens Combattants.

A. MORICE,
Mar. march.

SECRÉTAIRES D'ÉTAT :

M. SCHUMANN,
Aff. étrangères.

A. COLIN,
Intérieur.



Enseign[t]
technique.

France
d'outre-mer.

A. CORNU,
Beaux-Arts.

DUCHET
Trav. Pub.
et Tourisme.

De très nombreux problèmes se posent à l'attention du gouvernement. Le premier Conseil des ministres de la nouvelle législature avait pour objet de leur attribuer un ordre de priorité, déterminant ainsi le programme des travaux ultérieurs. Ce premier Conseil s'est tenu à Rambouillet, où M. Vincent Auriol séjourne actuellement. A l'attention ministérielle s'offraient : la fixation du prix du blé, le salaire minimum, le charbon, la productivité et la hausse des prix, le déficit de la Sécurité Sociale, la nomination d'un nouveau résident au Maroc, où le général Guillaume succéderait, croit-on, au général Juin. Ajoutons les divers aspects de la situation internationale.

C'est surtout la question scolaire qui a fait l'objet des discussions, la courte session de l'Assemblée nationale (21 août-1er septembre) devant lui être réservée. Deux sortes de mesures ont été retenues par le gouvernement : extension des bourses d'enseignement secondaire aux élèves des collèges libres, accélération des constructions scolaires.

LA FORCE ET LA JUSTICE

PAR DANIEL-ROPS

Je doute que cet anniversaire historique soit l'objet d'une célébration fastueuse, et cependant les leçons qui s'en dégagent ne sont point sans prêter à la méditation. Donc il y aura 1.200 ans ces jours-ci, au cours de l'été 751 la ville de Soissons fut le théâtre d'une grandiose cérémonie qui attira une vaste multitude. Le duc Pépin, fils de ce Charles auquel sa vigueur à manier la masse d'armes avait valu le surnom de « Martel », était proclamé roi des Francs. Selon un cérémonial proprement chrétien, hérité des traditions bibliques, qui avait déjà été usité en Espagne wisigothique depuis le roi Wamba, il était *sacré*, c'est-à-dire recouvert d'une qualité religieuse, oint comme un délégué de Dieu sur la terre. Et le prêtre qui lui imposait l'huile sainte était peut-être la personnalité la plus célèbre, la plus rayonnante de l'Eglise, ce merveilleux Anglais qui, missionnaire, venait de convertir la Germanie et allait, peu après, baptiser la Frise de son sang de martyr, saint Boniface.

Chacun de nous a dans la mémoire, venue de quelque manuel, l'image de ce petit homme courtaud, à la carrure puissante, dont la vigueur physique est demeurée légendaire. Chacun se souvient de l'épisode, déjà notoire dans le haut moyen âge, où le jeune prince, à la suite d'un pari, serait descendu dans l'arène pour séparer un lion et un taureau qui se battaient. Pépin le Bref n'était pas seulement doué de biceps vigoureux et d'une audace peu commune : c'était une intelligence réaliste, prompte à juger des hommes et des circonstances, celle des vrais hommes politiques et des grands chefs ; et il avait aussi ce don mystérieux qu'il léguera à son fils Charlemagne, ce don que la Providence accorde à quelques-uns, pour le meilleur et pour le pire, la chance.

Dès le début de son règne Pépin avait été servi par la fortune, la rébellion fomentée par un de ses bâtards avait pu être brisée ; son frère légitime Carloman avec qui, selon les coutumes du temps, il aurait dû partager son pouvoir était entré comme moine au couvent du Mont-Cassin. Le petit homme trapu avait en main les dés de la fortune.

Il sut les jouer. Il n'était encore, on ne l'ignore pas, comme ses ancêtres, qu'un « maire du palais », c'est-à-dire une sorte de vizir ou de shogoun auprès d'un sultan ou d'un mikado de plus en plus affaibli. Les derniers Mérovingiens n'étaient plus, depuis longtemps, que ces « rois fainéants » qu'une autre image célèbre nous montre errant de villa en villa, dans leurs lourds chars tirés par six paires de bœufs, perdus de débauches, de dégénérescence et de paresse. La situation ne pouvait plus durer : la coexistence d'un pouvoir pratiquement déchu et d'une autorité non reconnue mais efficace. Les vrais maîtres de la France, en Neustrie comme en Austrasie, n'étaient plus les descendants de Clovis, mais les maires du palais héréditaires, descendants de Pépin de Landen. Déjà Charles-Martel s'était comporté comme un roi, à tel point que le trône près de lui était demeuré vide quelque temps. Auprès de Pépin le Bref l'ultime Mérovingien, Childéric III, n'était qu'un vain fantôme. Aussi le solide petit homme ne se gêna-t-il point pour dater les actes de *son* palais, parler de *ses* grands, exalter *son* siège et dire, pour que nul n'en doutât, qu'il exerçait le pouvoir par *la confiance de Dieu*.

Seulement, dans la psychologie du temps, pour que l'autorité de fait de Pépin devînt pouvoir légitime il fallait qu'une puissance reconnue par tous la proclamât. Cela ne pouvait être la tradition germanique, car le droit du sang, le Geblütsrecht, vénéré chez les Germains, jouait en faveur des descendants de Clovis. Il fallait donc faire appel à une force supérieure à celle de la coutume païenne, à l'Eglise, qui aux yeux de ces chrétiens approximatifs mais de grande foi incarnait sur terre la volonté de Dieu. Pépin se tourna donc vers l'Eglise, c'est-à-dire vers son chef, le pape.

C'était alors un Grec extrêmement subtil, Zacharie, qui devait d'ailleurs être le dernier des souverains pontifes d'origine orientale. Le maire du palais franc obtint de saint Boniface, à qui ses armes avaient rendu maints services, qu'il allât plaider sa cause à Rome et obtînt du pape pour lui le titre de roi.

En apparence la situation pouvait sembler délicate pour le successeur de saint Pierre. Car enfin, n'était-ce pas l'Eglise elle-même qui, deux siècles et demi plus tôt, avait placé l'illustre ancêtre des Mérovingiens à la tête de la France ? N'était-ce pas elle qui, avec saint Rémi et saint Avit, avait affirmé que la foi de Clovis était sa propre victoire à elle, Eglise ? A son égard les héritiers des fondateurs avaient-ils démérité ? Bien sûr ils en avaient pris à leur aise avec les principes de charité, de douceur, de pureté qu'enseigne l'Evangile, mais il ne serait venu à l'esprit de quiconque de leur tenir rigueur sur le plan politique de crimes et de débauches qui étaient dans les mœurs du temps. La raison pour laquelle l'Eglise allait abandonner les rois fainéants mérovingiens, le pape Zacharie ne l'a point cachée. Saint Boniface lui posa la question ainsi : « Convient-il d'appeler roi celui qui a le titre du pouvoir ou celui qui en possède la réalité ? » Et la réponse du souverain pontife fut conforme à ce qu'attendait Pépin.

On peut être tenté de s'étonner d'un tel « réalisme ». Il semble faire fi de tous les droits acquis, des principes supérieurs de fidélité et de gratitude, se fonder en somme sur la raison du plus fort. Et cependant, quand on réfléchit à la situation du monde occidental en ce milieu du VIII^e^ siècle, la réponse du pape Zacharie apparaît bien comme la seule sage, la seule justifiée.

Trois dangers menaçaient non seulement l'Eglise, la chrétienté, mais la civilisation même, qui se confondait pratiquement avec elles. Les musulmans, contenus par la brillante victoire de Charles-Martel à Poitiers en 732, pouvaient reparaître à tout instant, terribles, au nord des Pyrénées. Les profondeurs de la Germanie et des pays situés en arrière d'elle recélaient encore des masses païennes redoutables dont les attaques n'étaient point simples hypothèses, comme le prouveront les invasions normandes. Enfin, dans le sein même du monde baptisé un phénomène de barbarisation n'avait pas cessé de progresser depuis trois siècles, entraînant une décadence affreuse de la morale, de l'intellectualité, de la spiritualité. Pour empêcher un retour offensif de l'Islam, pour permettre aux missionnaires d'évangéliser les masses encore sauvages et païennes, pour lutter contre la violence et l'immoralité des armes purement spirituelles n'étaient pas suffisantes : l'Eglise s'en rendait compte et agit en conséquence.

Et c'est là qu'une erreur de jugement est souvent commise qui rejoint ce qu'on nomme l'*irénisme* et a été condamné comme tel. Quand on suit l'histoire du Christianisme depuis le moment où il est devenu « religion licite », c'est-à-dire depuis le décret de Constantin en 313, on voit l'Eglise toujours ou presque toujours, et avec une intelligence extraordinaire des exigences de l'époque, s'appuyer sur des représentants de la force qu'elle a su choisir. L'option prononcée par elle en faveur de Pépin le Bref, puis de son fils Charlemagne, était exactement du même ordre que celle qu'elle avait souscrite plus tôt en faveur de Clovis, que celles qu'elle souscrira plus tard en faveur des Capétiens ou de la dynastie germanique des Otton. Chaque fois elle soutient de son autorité des hommes, des familles, non point, comme le disent ses adversaires, parce qu'elle les voit être les plus forts, mais parce qu'elle veut que leur force soit mise au service des principes supérieurs qu'elle défend pour que l'ordre qu'ils imposent soit celui de la justice.

Opportunisme ! crie-t-on. En un sens, oui, un sens purement humain. Quand un pape fait sacrer un Pépin le Bref, usurpateur de la couronne légitime, ou qu'un autre pape s'entend avec un dictateur moderne, il y a toujours des esprits pour s'indigner d'un réalisme politique qui leur semble faire bon marché des principes supérieurs. Mais ces théologiens improvisés se trompent. L'Eglise, dans sa mission transcendante, qui est de mener l'âme humaine au salut éternel, ne s'intéresse pas beaucoup plus à un régime qu'à un autre ; elle sait que tout ce qui est de l'homme porte le poids de l'iniquité originelle, que, plus ou moins, comme le dit le grand théologien allemand protestant Karl Barth, « tous les régimes sont pécheurs » ; elle ne nourrit pas l'illusion de vouloir réaliser sur la terre la cité parfaite qui serait la Cité de Dieu. Mais, dans sa profonde sagesse, elle se borne à aider tout ce qui, hommes ou institutions, rois ou partis, lui semble susceptible de donner à l'humanité un peu plus de paix et de justice. Qu'il faille pour obtenir quelques résultats en ce domaine user de la force, elle sait que c'est la conséquence normale de la nature humaine et de sa faute ; puisqu'elle ne peut empêcher que la force soit l'*ultima ratio* des hommes, elle tâche de la christianiser. Et quant à la solidité de ces résultats, quant à leurs chances de durée, quant à l'obligation où elle peut sans cesse se trouver de les espérer d'autres moyens, d'autres institutions, d'autres individus, elle ne se fait guère d'illusion. Si elle paraît « réaliste » et « opportuniste », c'est parce qu'elle connaît la misère de l'homme et qu'elle sait que sa vraie fin n'est pas ici-bas.

JADIS « ERSATZ » LES CAOUTCHOUCS SYNTHÉTIQUES SONT DEVENUS DES PRODUITS « SPÉCIALISÉS »

UNE « Société d'études du caoutchouc synthétique à base d'alcool » vient de se constituer à Paris. Il s'agit, certes, dans l'immédiat, de résorber nos excédents en alcool, ainsi qu'en témoigne éloquemment le fait que cette création est due à l'initiative conjuguée de l'Institut français de l'alcool et de la Confédération générale des planteurs de betteraves.

Il est toutefois un autre aspect du problème : 1.200.000 hectolitres d'alcool — que la Société envisage de traiter — peuvent nous fournir annuellement quelque 40.000 tonnes de caoutchouc synthétique — produit que personne ne considère plus depuis longtemps comme un « ersatz » et dont les qualités propres sont, d'année en année, mieux appréciées des techniciens.

Il résulte d'une enquête effectuée tout récemment aux Etats-Unis que les caoutchoucs synthétiques permettent aujourd'hui la fabrication de trente mille objets différents, non compris ceux dans lesquels ils entrent à titre secondaire. C'est ainsi, par exemple, qu'une grande firme américaine vient de lancer sur le marché une peinture murale à base de caoutchouc synthétique, peinture qui se révèle à la fois plus solide et plus brillante que les enduits classiques.

Pour ne citer que deux chiffres, précisons que la production américaine avoisine le million de tonnes et qu'on annonce une augmentation de 100.000 tonnes d'ici la fin de l'année.

LES PNEUS DE CAMIONS : ÉPREUVE ÉLIMINATOIRE

Les recherches en ce domaine, entreprises à l'origine pour découvrir un produit capable de remplacer le caoutchouc naturel dans la fabrication des pneus de voitures, ont, en fin de compte, abouti à la combinaison de multiples substances chimiques qui s'affirment inégalables pour... les carreaux de cuisine, les semelles de chaussures, les jouets et les parapluies, les gants de travail, l'emballage, les accessoires pour automobile, l'équipement électrique, le revêtement de routes ou les terrains d'atterrissage. Quant aux pneumatiques — objets primitifs de la recherche — on continue de les couler en caoutchouc naturel !

Ce n'est pas faute d'avoir essayé de détrôner le produit de l'hévéa. Le Buna, polymérisé à basse température, se confirme excellent pour les pneus de voitures de tourisme, mais il ne résiste pas au poids d'un camion et, ce qui est plus grave, se détériore au cours du stockage. La première réussite remonte à quelques mois à peine : le polybutadiène sans styrène serait supérieur au caoutchouc naturel ; les tests en témoignent, mais il convient pour se prononcer d'attendre l'extension de l'expérience aux usages normaux.

DE L'HÉVÉA AU PÉTROLE, EN PASSANT PAR LE CHARBON

Il y a dix ans, le charbon, la cellulose, l'eau et le sel étaient les principaux constituants des résines et caoutchoucs synthétiques. Depuis, le pétrole est devenu la source de matières premières organiques qu'aucun autre produit naturel ne saurait fournir en quantités suffisantes. C'est le pétrole qui est le principal fournisseur d'éthylène, de propylène, d'izobutylène, de butadiène, de cyclohexane, de xylène, qui entrent dans la composition des « hauts polymères », matières premières de l'industrie des matières plastiques et de celle, voisine, du caoutchouc synthétique.

La fortune des caoutchoucs synthétiques remonte aux environs de 1925 — époque à laquelle le caoutchouc naturel de plantation atteignit, outre-Atlantique, *un dollar la livre* ! (Il suffit d'appliquer à ce chiffre des coefficients que chacun sait trop bien évaluer pour lui donner toute sa signification.) La première étape aboutit à la synthèse d'un certain nombre de polymères ayant des propriétés voisines de celles du polyisoprène, ou caoutchouc naturel : buna S, buna N, néoprène et butyl sont des « ersatz » imparfaits du caoutchouc naturel, mais on s'aperçoit qu'ils possèdent nombre de propriétés dont le produit qu'ils tentent de remplacer est totalement dépourvu.

Le second progrès important est la réalisation, en laboratoire, de l'opération « polymérisation », qui permet parallèlement le lancement de l'industrie des matières plastiques.

En 1937 enfin l'usage de catalyseurs aboutit à la formation de caoutchoucs synthétiques vulcanisables.

CAOUTCHOUCS SPÉCIALISÉS

Aujourd'hui les différents produits se sont classés suivant leurs qualités dominantes, et chacun s'est « spécialisé » dans une ou plusieurs utilisations. C'est ainsi, par exemple, que le buna S est sans contredit supérieur à l'hévéa pour ce qui est de la résistance au vieillissement, tout en étant doté des mêmes qualités de solidité, d'extensibilité, de résistance à l'abrasion. En revanche, il se déchire facilement. Le buna N, ou caoutchouc nitrile, résiste mieux que le caoutchouc aux pétroles, essences, solvants et substances chimiques. Il possède en outre l'avantage de se combiner facilement avec les matières plastiques, d'où son emploi dans les vêtements, rideaux, revêtements et ustensiles de ménage.

Le néoprène admet la vulcanisation, sans qu'il soit besoin de lui adjoindre de soufre. Il résiste à merveille au soleil, à l'oxygène, à l'ozone, et demeure rigoureusement ininflammable. Le caoutchouc butyl possède une résistance exceptionnelle aux déchirures. D'autre part, la diffusion de l'air à travers son épaisseur est dix fois moindre que pour le caoutchouc ordinaire. Ces qualités, jointes à une forte résistance au vieillissement, en font un matériau de choix pour la confection des tubulures d'automobile.

LE CAOUTCHOUC DE SILICONE

Dernier-né, le *silactic*, ou caoutchouc de silicone, est à la fois caoutchouc et matière plastique ; comme le premier, et mieux que lui, il résiste à la tension, à l'abrasion, aux déchirures, dans des limites de température plus étendues. Comme les secondes il peut être extrudé, moulé, calandré et laminé. Sa force diélectrique est assez grande pour qu'il puisse servir d'isolant aux fils électriques soumis à haute température.

Son élasticité et sa solidité se maintiennent de —35 à +235 degrés centigrades. Jusqu'à présent on ne lui a découvert qu'un défaut : son prix de revient très élevé, comme celui de tous les produits silicones. Son principal terrain d'application serait l'aviation à réaction, où l'on enregistre de très fortes températures.

En fait, on assiste continuellement à la naissance de nouveaux produits qui ne portent même plus le nom de « caoutchouc synthétique », tel le « lactoprène », tiré du lait et du sucre de maïs, qui serait « supérieur à tout produit existant » en ce qui concerne la résistance au froid et aux matières huileuses. Tel est le pliofilm — à base de polyéthylène — que de nombreuses firmes américaines ont décidé d'utiliser pour l'emballage de leurs produits, parce qu'il est rigoureusement stérile.

Tels enfin les « laminés » qui servent depuis peu de terrains d'atterrissage aux appareils de l'U. S. Air Force et dont certains ont permis de réaliser une piste d'envol *pliante* dont les sections sont collées sur place au moyen de latex et qui supportent, en dépit de leur faible épaisseur, des appareils de 40 tonnes.

Nous voici loin de l'ersatz pour chambre à air, recherché il y a vingt-cinq ans !

NOM COMMERCIAL	STRUCTURE	CONSTITUANTS					QUALITÉS essentielles	USAGE TYPE
		carbone	hydrogène	azote	chlore	silice		
Caoutchouc naturel (HEVEA)	Polyisoprène.	■	■					
BUNA S.	Butadiène-styrène.	■	■				Résiste au vieillissement.	Pneus
BUNA N.	Butadiène-acrylonitrile.	■	■	■			Résiste aux solvants, pétrole.	Accessoires voiture, tuyaux, vêtements, revêtements.
NEOPRÈNE	Polychloroprène.	■	■		■		Résiste à l'oxygène, au soleil, ininflammable.	Pneus de camions, isolants électriques, réservoirs.
Caoutchouc-BUTYL	Isobutylène-isoprène.	■	■				Imperméable aux gaz.	Tubulures.
Caoutchouc sans STYRÈNE	Polybutadiène.	■	■				Solidité.	Pneus
SILACTIC	Silicone.		■			■	Élasticité et solidité, résiste aux grands écarts de température.	Aviation supersonique.

Dans les rues de Téhéran des parasols abritent du torride soleil d'Iran les agents de la circulation.

Cette affichette xénophobe placardée sur l'ambassade des U. S. A. a symbolisé pour M. Harriman le réveil des aspirations nationales du peuple iranien.

LE CARREFOUR IRANIEN

UN TERRAIN D'EXPÉRIENCE OU UN ENJEU

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ BRANELLEC

A Bar-al-Sar, sur la Caspienne, les relances de 10.000 tomans (300.000 francs environ) ne sont pas rares. Des joueurs perdent volontairement des sommes considérables afin de corser les parties et de montrer qu'ils n'en sont pas gênés, qu'ils sont plus forts que leurs adversaires.

Cette passion du jeu, répandue partout en Orient, est perceptible dans les négociations sur le pétrole. On tire des traites impressionnantes sur l'avenir. On joue à crédit sur la paix et sur la guerre dans une atmosphère où se mêlent la griserie nationaliste, le fanatisme religieux, la menace — et la peur — de l'attentat, les calculs des puissances étrangères, des intrigues locales et la fièvre, les rêves, les désespoirs d'un peuple dont on a trop méconnu l'âme, trop sali les aspirations. Les chars peuvent bien maintenir l'ordre. Sous ce poids, la rue reste calme. Mais j'ai eu à plusieurs reprises l'impression qu'il faudrait peu de chose pour changer totalement le climat. La grouillante population du Bazar est nerveuse et le montre aux Européens. Quant aux quartiers sud de la capitale, leur affreuse misère, la promiscuité qui y règne, la quasi-certitude pour leurs habitants de ne jamais pouvoir s'évader de leur prison sans barreaux en font une poudrière capable de faire sauter un jour Téhéran et le régime.

EN ASSASSINANT DANS CE BAZAR LE GÉNÉRAL RAZMARA, ALORS CHEF DU GOUVERNEMENT, UN JEUNE FANATIQUE OUVRIT EN MARS DERNIER LA CRISE IRANIENNE.

Dans son *Histoire de la Perse*, publiée en 1820, Sir John Malcolm, contant les hauts faits des sultans de Ghizné, montre comment les foules asiatiques passent soudain de la lâcheté à l'héroïsme lorsqu'elles ne voient plus d'autre issue que la mort. Excellente observation dont les dirigeants de l'ex-A. I. O. C. et même les fonctionnaires du Foreign Office eussent dû faire un meilleur profit. Ils se sont plaints parfois que l'on ait « tordu la queue du lion britannique ». Que pourrait dire le lion iranien !

Il le dit, au reste. Durant la dernière guerre, déjà, les galopins de Téhéran s'amusaient à découper au rasoir le dos des vestes des officiers anglais, quand ils ne les interpellaient pas : « Eh ! Mister... Singapour... » (ils levaient jusqu'à la bouche la paume de leur main et soufflaient délicatement). Le mur d'enceinte de la majestueuse ambassade britannique s'orna une nuit de l'inscription suivante : « Maison à louer... s'adresser à l'ambassade d'Allemagne. »

Reza Shah — le Grand, comme on l'appelle toujours ici — paya de son trône ces jeux populaires et ses sympathies évidentes pour Hitler et le nazisme. L'affaire du pétrole a beaucoup aggravé le sentiment antibritannique. Pour l'arrivée de Richard Stokes, lord du Sceau privé, et de la délégation qu'il conduisait, on jugea prudent de mobiliser un imposant service de sécurité. Tout s'est ainsi passé le mieux du monde. Mais la popularité du docteur Mossadegh en a souffert. Les attaques dont il est l'objet dans la presse iranienne se font plus nombreuses et plus vives à mesure que les pourparlers se développent. Au Majliss, lors d'une séance à laquelle j'assistai, le député Azad s'écria en martelant la tribune qu'il fallait faire partir les Anglais, et traita ses collègues de traîtres et d'espions, les accusant d'avoir négocié secrètement.

La méfiance est devenue la règle. Les sanglots du docteur Mossadegh, l'évidence du rôle capital qu'il a assumé dans une affaire aussi importante et qui lui vaudra quelque jour le titre de héros national ne suffisent pas à désarmer une opposition avide de se sacrifier, elle aussi, sur l'autel de la patrie.

Une première manche se termine. Celles qui vont suivre, moins spectaculaires peut-être, seront tout aussi dramatiques pour l'Iran et pour l'Occident.

L'IRAN AUX IRANIENS

Sur le chambranle de la porte d'entrée de l'ambassade américaine, avenue Ferdossi, M. Harriman a pu admirer chaque jour une affichette représentant un énorme paysan iranien appuyé sur une lance et dont la seule vue fait fuir hors des frontières persanes l'oncle Joseph, l'oncle Sam et John Bull. Il ne faut pas à coup sûr donner à ce fait une valeur excessive. L'Iran, un peu surpris lui-même de sa victoire, va d'un extrême à l'autre ; et sa crise de xénophobie est bénigne. Mais il se trouve subitement devant une notion de

La statue de Reza Shah-le-Grand sur la place principale de Téhéran.

L'ambassade des Etats-Unis, ou s'était installé M. Averell Harriman.

responsabilité qui depuis longtemps n'avait pas eu ici un sens très clair. Cela dans un temps où les responsabilités nationales et les responsabilités internationales, étroitement liées, continuent de se porter souvent ombrage. Et très spécialement dans une région du monde devenue hypersensible et qui contient la moitié des réserves mondiales de pétrole. Le moindre « glissement » d'un camp à l'autre de cet autre nerf de la guerre implique des conséquences économiques, politiques, militaires d'une importance capitale et cent fois dénoncée. La présence, par exemple, des Soviétiques ou de partenaires dociles à Abadan signifierait l'annihilation immédiate de Koweit, de Qatar, de Bahrein, de Dahran, de Kirkouk. Déjà maintenant la zone pétrolifère du Moyen-Orient est terriblement exposée. Non pas plus, toutefois, que les champs soviétiques du Caucase (Bakou, Grozny, etc.). En définitive, tout se réduit donc à une question de degré du danger ; mais dans une matière semblable, c'est suffisant pour déclencher une guerre.

Un confrère paraphrasant Giraudoux a écrit : « La guerre d'Iran n'aura pas lieu. » Optimisme défendable. L'excès même des risques a incité les puissances à une extrême sagesse. L'ennui, c'est qu'en dehors de leur volonté se monte le ressort d'une machine infernale qui pourrait bien les entraîner au conflit *volente nolente*.

Il ne s'agit pas d'apporter une contribution au goût du sensationnel, à l'appétit de la catastrophe, fréquents chez les peuples fatigués. Il est en revanche permis d'aider à installer le panneau signalant un virage en épingle à cheveux, une chaussée glissante, un carrefour mortel.

L'Iran d'aujourd'hui est un peu tout cela.

Ce pays, toujours, a dû payer tribut à l'étranger : pour sa situation géographique, pour son attachement au passé, pour ses richesses. Il est même en voie d'avoir à payer paradoxalement pour son désir de renouveau, d'indépendance, de réformes. Cela paraît un comble. En fait, chacun doit jouer avec ses propres cartes, non avec celles des voisins. La servitude, et aussi l'atout maître de l'Iran, est d'assurer l'équilibre entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest. C'est sa mission historique. La Perse a pu jadis imposer loin autour d'elle sa domination à d'autres peuples. Elle balançait alors les influences, réglait des courants, jouait son rôle dans ce malaxage des races et des religions que l'on a peine à attribuer au seul hasard. Envahie à maintes reprises, elle a contribué, par inertie, par l'effet de son climat, par l'instillation aux vainqueurs de ses poisons, à amortir les irrésistibles vagues de fond qui prenaient naissance parmi les hordes des Timourides et des Gengiskhanides et venaient mourir en Europe. Elle agissait à la manière d'un filtre.

La voilà en passe de devenir une démocratie populaire. Dans ce cas deux issues se présentent : ou elle tombe dans l'orbite étroite de Moscou, et la guerre devient inévitable, ou elle prend la forme d'une Yougoslavie, et la menace s'éloigne... Mais comment imaginer un Tito oriental dont le pays posséderait avec la Russie soviétique une frontière commune de plus de 2.000 kilomètres de longueur ? L'hypothèse est du domaine de la pure spéculation intellectuelle.

Reste une troisième solution : celle qui consisterait pour l'Iran à persévérer dans son être et dans son rôle à la condition de les porter à une puissance 10. Durer et confronter en permanence l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud. Etre un pont. On en a beaucoup parlé ces dernières années. On a fini par en sourire. A plus forte raison les sceptiques le feront-ils à propos de l'Iran. Ce pays, ils le considèrent comme un caravansérail mal tenu où les voyageurs et les guerriers venus des quatre points cardinaux ont laissé ce qui les encombrait : défroques, vieux ustensibles, vices, bakchich, poux, maladies, opium, grosses voitures, journalistes stipendiés, intellectuels aigris, recettes de bonheur collectif sans la manière de s'en servir ou, plutôt, avec l'interdiction de les appliquer.

Que l'un des premiers foyers de la civilisation dans le monde soit tombé très bas, cela est vrai. Qu'il y ait chez lui, subitement, un appétit de renaissance, un vœu ardent, fanatique de renouvellement, qui sait ? une volonté même, il est encore bien hasardeux de l'affirmer. Mais ce n'est pas une simple virtualité. Une aventure humaine est commencée. Elle sera peut-être arrêtée dans l'œuf. En tout cas, une chance s'offre au monde divisé de l'après-guerre seconde ou de l'avant-guerre troisième de s'affronter pacifiquement cette fois, de se juger, de tenter de se comprendre non plus autour de tables de conférences, mais sur un terrain jusqu'à présent laissé en friche *et qui ne peut plus en aucun cas rester à ce stade.*

UN AVENIR INCERTAIN

Il faut maintenant citer les faits sur lesquels s'établissent les fragiles fondements de l'Iran de demain.

L'état de choses ancien subit un verdict absolument unanime. Je ne pense pas qu'un seul témoignage valable puisse être apporté à l'encontre de cette constatation. L'homme de la rue, des bazars, des usines, l'homme riche des quartiers résidentiels, les grands propriétaires terriens, les fonctionnaires, les journalistes sérieux, les hommes politiques de toutes nuances sont d'accord sur la liquidation d'un organisme qui avait fini par se substituer presque totalement à l'Etat. Il n'est pas question de charger un vaincu. L'ex-A. I. O. C. n'a pas à son compte que des « méfaits » et le terme même, dans une étude objective, est vif. C'est elle en définitive qui a créé la richesse pétrolière de l'Iran. Son premier tort a été d'en conserver une part excessive. Le second, et le plus sérieux peut-être, fut d'étayer son pouvoir sur une corruption qui préexistait sans doute à son arrivée dans le pays, mais qu'elle a laissé se développer à la façon d'une gangrène. Les dirigeants britanniques de l'A. I. O. C. ne faisaient pas de philanthropie — ce que l'on peut difficilement exiger d'hommes d'affaires — et peu de sociologie, ce qui fut une grosse faute. C'étaient des administrateurs réalistes, qui devaient s'appuyer sur des institutions et des hommes qu'il s'agissait pour eux moins d'amender que d'utiliser en vue d'une fin honorable en un certain sens : servir l'Angleterre d'abord et, accessoirement, des capitalistes assez avisés à l'époque héroïque des débuts

pour risquer leur fortune dans une entreprise aléatoire (et qui le resta de fait plusieurs années).

L'Iran, c'est-à-dire les couches profondes de la population, subit silencieusement une exploitation qui, d'année en année, lui apparaissait de plus en plus désavantageuse. En 1932 il y eut un sursaut de mécontentement. Il aboutit au nouvel accord de 1933, auquel le docteur Bénès accorda un satisfecit bienveillant qui lavait l'Angleterre du reproche qu'on lui faisait de tirer du feu les beaux marrons. Les Iraniens pensèrent au reste, à l'époque, avoir réalisé une bonne affaire... Rendons hommage au génie britannique. Un examen tant soit peu sérieux devait fatalement conduire un jour ou l'autre à une réclamation vigoureuse. Le génie britannique se laissa là prendre en défaut. Les propositions nettes d'un partage plus équitable des bénéfices tardèrent. Entre temps l'opinion publique en Iran était devenue explosive. Si le docteur Mossadegh et ses quelques fidèles du Front national y ont contribué, cela n'enlève rien au fait massif, fondamental que, possédant dans son sous-sol une richesse énorme, le peuple iranien se voyait progressivement acculé à une

LA PAUVRE BROUETTE DU PERSAN AUPRÈS DES LUXUEUSES VOITURES ÉTRANGÈRES : TOUT LE PROBLÈME IRANIEN EST DANS CE SAISISSANT CONTRASTE.

misère grandissante alors que s'accroissaient dans des proportions considérables les revenus de l'A. I. O. C. et le nombre de ses établissements hors du pays. Le contraste était si brutal qu'il portait en lui toutes les possibilités d'un mouvement populaire. Celui-ci pouvait être déclenché aussi bien par les communistes que par les nationalistes de Mossadegh. Pourquoi les premiers se sont-ils laissé enlever le bénéfice d'une action aussi fructueuse ? On peut se poser la question. Et l'on imagine que les convoitises soviétiques sur les pétroles du Nord, encore inexploités, fournissent une explication plausible.

La nationalisation des pétroles du Sud entraînait celle des pétroles du Nord. Eventualité que Moscou était susceptible de juger assez désagréable. D'autre part, la menace d'une agitation toudeh concernant les pétroles du Sud donnait aux Soviétiques une arme puissante dont on pouvait désirer réserver l'usage pour une occasion ultérieure.

Que ce soit pour une raison ou pour une autre, Moscou a été dépassé par Mossadegh.

Et j'arrive à un autre fait qui, lui aussi, est de poids : dans sa lutte contre l'A. I. O. C., au cours de laquelle se manifestèrent des tendances modérées exprimées par des hommes qui n'étaient pas nécessairement « achetés » par l'Angleterre et des tendances extrêmes qu'il est puéril d'imputer uniquement aux consignes de Moscou, le docteur Mossadegh a, en fin de compte, rallié tous les suffrages. Ses difficultés naissent des compromis auxquels il faut bien venir pour permettre la signature d'un accord raisonnable et pratique. Elles peuvent aller loin. Le président du Conseil a déjà dû, pour mater quelques adversaires bruyants, parler de démission. C'était là prendre les devants et mettre l'assemblée devant une éventualité dangereuse : l'anarchie. Le risque est réel. La secte peu nombreuse, mais très agitée des « Fedâiân-é-Eslâm » (ceux qui se sacrifient pour l'Islam), qu'il ne faut pas confondre avec l'organisation des « Frères musulmans », fait peser une menace constante sur tous les hommes politiques, voire sur les observateurs étrangers qui se trouvent actuellement à Téhéran. A plusieurs d'entre eux on a donné presque officiellement l'avis que « dans l'intérêt de leur sécurité » il convenait d'adopter les thèses nationalistes ! Ce ne sont là que des épisodes sans gravité réelle. On côtoie un abîme, celui que creuserait soudain le déchaînement d'un peuple trop longtemps frustré. Mais ce ne serait rien si au delà de la passe difficile s'apercevait une voie claire.

L'OPTIMISME DE M. HARRIMAN

Il s'en faut de beaucoup qu'elle le soit. L'optimisme de M. Harriman est sympathique... et un peu convenu. Le représentant de M. Truman fonde, à l'en croire, de grandes espérances sur l'avenir de l'Iran. Il assure y avoir rencontré quantité d'hommes de talent grâce auxquels le relèvement du pays, bénéficiant d'une aide américaine et internationale substantielle, est une simple question de temps.

On a surtout l'impression qu'une course de vitesse entre deux conceptions opposées est dès maintenant ouverte : communisme et libéralisme. Voyons leurs chances réciproques.

Avec ses 18 millions d'habitants répartis sur un territoire trois fois grand comme la France et compartimenté par des déserts et des chaînes de montagnes, l'Iran a conservé dans ses provinces une structure tribale dont il a beaucoup de mal à s'évader. Dans les villes, dont la population a triplé ou quintuplé en quelques années, s'est formé un prolétariat qui vit dans des conditions extrêmement précaires. A Abadan, par exemple, où l'industrie du pétrole et l'administration de l'A. I. O. C. ont apporté un niveau de vie largement supérieur en général à celui des autres centres urbains, on voit encore quantité de malheureux se contenter de logements étranges constitués par des trous creusés dans la terre et recouverts de tôles. J'ai dit un mot des quartiers sud de Téhéran : ils passent l'imagination, et des centaines de milliers de Persans y vivent. S'ils ne cherchent pas l'évasion dans l'alcool, ils la prennent en revanche dans l'opium. Celui-ci est interdit officiellement. En fait, nombre d'Iraniens des classes dirigeantes possèdent eux-mêmes leur fumerie. Extirper brutalement l'habitude de l'opium serait courir au-devant d'une révolution. Les mères de famille, pour calmer leurs bébés quand ils pleurent, leur font prendre une petite dose de poison, parfaitement ignorantes des conséquences ultérieures ou, plus exactement, accoutumées à celles-ci. L'intoxication est profonde dans les quartiers pauvres des villes, comme dans les villages, où l'on cite le cas d'hommes qui, ayant épuisé les ressources de l'opium ou du haschisch, se font mordre dans la bouche par des vipères pour retrouver un état d'euphorie de plus en plus difficile à atteindre.

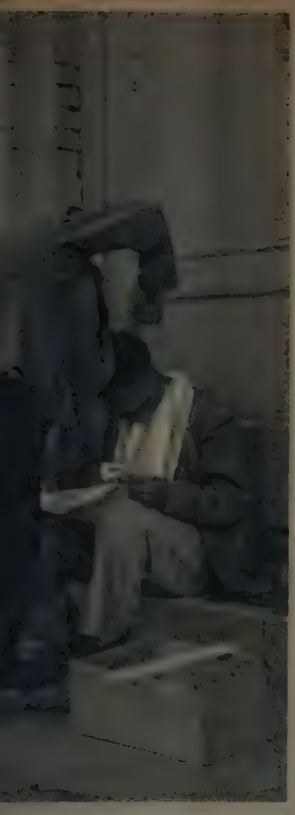
On protestera contre ce tableau très sombre. Cependant ceux qui connaissent l'Iran savent que toute description de sa population laissant de côté les stupéfiants contient une grosse lacune. Elle serait à peu près du même ordre que celle qui consisterait à ignorer pudiquement l'alcoolisme dans maints pays d'Occident.

Une structure sociale et économique vermoulue sur laquelle viennent se plaquer quelques réalisations modernes, une santé publique déficiente attaquée par la misère et l'opium, tel est le terrain de départ que trouvent les rénovateurs. Le chiisme, qui est la religion officielle de l'Iran — les deux conditions premières à remplir pour le souverain sont d'être Iranien et chiite — sépare les Persans des Sunnites arabes, plus intransigeants, plus xénophobes en général. Je n'ai pas rencontré un Iranien qui n'égrenât à un moment ou à un autre son chapelet. On peut se demander si c'est là une profession de foi ou un simple geste machinal. On observe les rites plus que l'esprit de l'Islamisme. Tout au moins en prend-on à son aise avec le dogme. On le discute, on le moque parfois. Cela fait partie du caractère national, très prompt à la critique, insouciant, léger, un peu à la manière française, anarchique.

Un tel tempérament conduit à l'anéantissement du pouvoir central, au règne de puissances locales, telles que les chefs de tribus, ou au despotisme. Sir John Malcolm note qu'en Asie « le pouvoir absolu a toujours le même caractère et les mêmes procédés. Les traits distinctifs qu'on peut y rencontrer dépendent principalement du caractère personnel et de la puissance plus ou moins bien établie du despote, souvent même plus de cette dernière condition que de la première, car il n'y a ni bonheur ni prospérité pour un pays exposé à une guerre continuelle... Il ne serait pas juste d'attribuer à d'ignobles motifs la flatterie que prodiguent les peuples d'Asie à leurs monarques. Insensibles aux mérites de la liberté et ne connaissant aucune autre forme de gouvernement, ils méprisent naturellement le pouvoir et la réputation du souverain, dans lesquels ils trouvent le plus de jouissances et le plus de sécurité. Aussi sont-ils satisfaits et même glorieux de s'humilier devant un homme distingué, lorsqu'ils voient dans la grandeur de son pouvoir une protection assurée contre des maux bien autrement insupportables ».

L'ATTRAIT DU DESPOTISME

L'attirance qu'a toujours eue le peuple iranien à l'égard des régimes forts de l'Allemagne, à l'égard en particulier du national-socialisme, trouve en grande partie son explication dans ce psychisme. Certes, dans les milieux les plus éclairés, le goût de la liberté et des formes modernes de gouvernement est maintenant répandu. Il n'est pas toujours compris de la basse classe. Le cas d'un grand seigneur terrien allié à l'ancienne dynastie des Khadjars et converti au Toudeh en donne une idée. Dans sa province il se présenta à la



LES PETITS MÉTIERS DANS LES RUES DE LA CAPITALE. CES ARTISANS PAUVRES SONT LES MEILLEURS SOUTIENS DE LA POLITIQUE NATIONALISTE DU GOUVERNEMENT, MAIS LES COMPROMIS AUXQUELS PEUT ÊTRE AMENÉ LE Dr MOSSADEGH RISQUENT DE LUI ENLEVER L'APPUI DE SES PLUS CHAUDS PARTISANS.

députation et fut élu. Non pas du tout parce qu'il défendait des idées progressistes, mais en raison de ses attaches familiales. C'est à elles que ses paysans firent confiance, et non à des conceptions dont ils se méfient. Il reste que les paysans, par les votes qu'ils donnent à leurs propriétaires, se transforment souvent sans le savoir en instruments du Toudeh. Car il est de fait que parmi la classe possédante assez nombreux sont les jeunes résolus à changer par les moyens extrêmes un système qu'ils estiment inadéquat. Il est également de fait qu'une fraction très importante de la jeunesse intellectuelle de l'Iran n'a jusqu'à présent trouvé d'autre issue à ses aspirations les plus généreuses que dans le Toudeh. Dans le comité directeur des Partisans de la paix figure le chef de la puissante tribu des Bakhtiaris, qui donna au gouvernement Mossadegh, lors de la discussion de la loi sur le pétrole, 1.000 des 4.000 villages qu'il possède.

Le mouvement pro-communiste est devenu le parti le mieux organisé, comptant le plus d'effectifs en quantité et en qualité, le seul à dire vrai. Un des obstacles à sa progression a été constitué par l'antirussisme populaire. On se méfie ici traditionnellement non du communisme, mais des Russes. L'expérience faite en Azerbaïdjan, au lendemain de la guerre, confirme pleinement cette observation. Les réformes introduites par les Soviets furent dans l'ensemble acceptées comme représentant un progrès sur l'état de choses préexistant, qui était fort mauvais. En revanche, la présence des soldats russes, malgré la discipline de fer à laquelle les troupes étaient soumises, laisse des souvenirs très désagréables.

Le Toudeh a aujourd'hui environ 300.000 membres actifs ou sympathisants. Son journal, le *Mardom*, possède un système de diffusion remarquable. En quarante-huit heures il est distribué dans tout l'Iran, plus vite que les journaux gouvernementaux. Grâce à la vente au prix fort de 7.000 à 8.000 numéros, l'organisation peut diffuser gratuitement un nombre égal d'exemplaires qui sont lus et commentés dans les villages par les « savants » devant des assemblées d'illettrés. Les résultats de cette habile propagande ont été excellents. On estime que 100.000 hommes répondraient aujourd'hui à l'appel du Toudeh en cas de guerre civile.

Face au Toudeh on trouve une foule de partis fantômes, composés de quelques centaines de membres, dominés par les ambitions et les rivalités personnelles, et un parti de création récente, le « Front national » du docteur Baghaï.

Le docteur Baghaï est professeur de morale et d'esthétique à l'Université de Téhéran. Membre d'une grande famille du Sud, il ne s'est intéressé à la politique qu'à la demande instante de ses amis. En 1948 le Front national se constituait autour du docteur Mossadegh. Nationalisation du pétrole, liberté de la presse, réforme de la loi sur l'état de siège furent ses points de départ. Par la suite, on ajouta la lutte contre la corruption et contre le Toudeh. Le parti a une dizaine de milliers de membres à Téhéran, 2.000 à 3.000 autres dans les provinces. Son journal trouve une audience particulièrement enthousiaste dans le Bazar, parmi les petits commerçants et les petits artisans. Le professeur Sepabohdi, second du docteur Baghaï, me disait qu'il regrettait d'avoir à s'appuyer sur le fanatisme... N'est-ce pas un précieux allié ? En réalité la position du Front national est encore mal assise. Du côté ouvrier on le considère avec méfiance quand on ne l'ignore pas. En fait on ne propose rien de concret aux masses misérables des quartiers populaires. La propagande dans les provinces est gênée par le désir de ne pas heurter les grands propriétaires non Toudeh. En sorte que la réforme agraire, par exemple, sentie comme une nécessité, reste du domaine des idées générales... et très vagues.

Donc, d'un côté un parti clandestin, solide, disposant de cadres, de fonds (on prétend qu'il peut dépenser 40 millions de francs par mois en allocations, primes, entretien d'hommes de main, etc.) de l'autre une poussière de partis, violemment opposés, d'où émerge seul le Front national, dont l'avenir est encore très incertain.

Pour assurer la transition le pays dispose d'hommes de gouvernement jouissant d'une autorité personnelle et pour lesquels le problème iranien continue de se poser surtout en termes de politique extérieure. A leur tête Ghavam Saltaneh est une individualité remarquable. Grand seigneur, le seul ayant droit au titre d'Altesse, d'un sang-froid imperturbable au jeu comme dans les émeutes, terriblement autoritaire et écrasant son entourage. Mais Ghavam Saltaneh a en dehors de son âge — il a quatre-vingt-sept ans — un adversaire de taille : l'Ayatollah Kashani, qui pour avoir quelque peu usurpé son titre (Ayatollah signifie le symbole d'Allah ou l'ombre d'Allah) n'en a pas moins une puissance considérable dans les milieux religieux iraniens. Or Kashani vient de se déclarer contre Ghavam Saltaneh, que beaucoup voyaient comme le successeur du docteur Mossadegh.

L'ancien président Ala, actuellement ministre de la Cour, ancien ambassadeur, d'une courtoisie et d'une honnêteté parfaites, a ainsi une grande chance. On suppute également celle de Seyed Zia Eddine Tabatabaï, qui fonda jadis le mouvement de la Patrie (Vatan). On parle des ambassadeurs actuels de Londres, de Rome, de Paris. On discute de l'avenir du général Zaghedi, en qui d'aucuns voyaient un successeur du général Razmara. Mais ne s'est-il pas laissé, comme ministre de l'Intérieur, mettre sur les bras la fâcheuse affaire du 15 juillet, dont on ignore encore le nombre des victimes. Le sénateur Matin Daftary, attaqué très vivement par un adversaire, a vu s'éloigner pour un temps le fauteuil présidentiel.

Telles sont les lignes sur lesquelles va s'écrire prochainement l'histoire de l'Iran nouveau. Une période de transition s'ouvre durant laquelle les grands isolés vont s'efforcer de réformer, grâce à l'aide américaine et aux experts de l'O. N. U. et malgré une administration corrompue, un pays pour qui se dessine dès maintenant un choix redoutable entre un parti révolutionnaire contrôlé par la Russie et un mouvement national qui, pour constituer réellement l'autre terme de l'alternative, doit se hâter de trouver ses fondements, sa clientèle, ses idées-force. S'il y arrive, il prendra soit la forme d'un régime dictatorial, soit celle d'un socialisme libéral de type nouveau. Qui sait, dans ce cas, si l'Iran ne deviendrait pas ce point de rencontre entre l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud, lequel manque tragiquement au monde actuel ? C'est une chance, une petite chance, à la vérité.

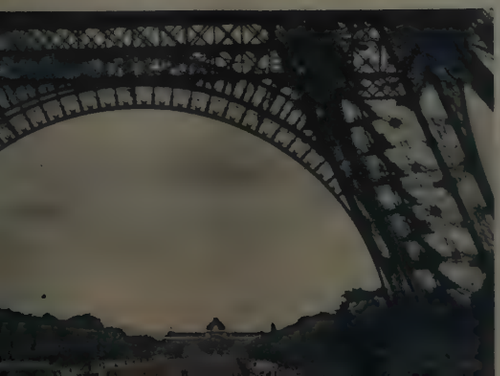
1. — A DROITE, L'OPÉRA QU'AVAI
CONÇU BOULÉE ET (A GAUCHE
CELUI QUE NOUS A LÉGUÉ GARNIE

2. — MOREAU VOULAIT ÉLEVER UNE
COLONNE NATIONALE LA OU SE
DRESSE A PRÉSENT L'OBÉLISQUE

3 et 4 — COLONNE ET FONTAINE
PRÉVUES POUR LA BASTILLE, ET
L'ASPECT ACTUEL DE LA PLACE

5 et 6. — UN CHATEAU D'EAU ET UN
MONUMENT A LOUIS XVI FAIL-
LIRENT CHANGER LE PONT-NEUF

7. — LE PALAIS DES ARCHIVES
DEVAIT S'ÉLEVER PRÈS DE L'EM-
PLACEMENT DE LA TOUR EIFFEL



« IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS »

MUSÉUM DES PROJETS ABANDONNÉS OU PROMENADE A TRAVERS UN PARIS DE RÊVE

PARISIENS, provinciaux, étrangers se rencontrent dans leur amour de Paris. Tous l'adoptent tel qu'il se présente à eux après deux mille ans d'histoire, sans imaginer que son jeune visage puisse être différent.

Et pourtant ! Il s'en est fallu de peu que notre Paris fût autre. Le règne de Louis XVI eût été plus long, la première République plus stable, l'Empire plus riche et plus durable, que la face de Paris eût été changée. De quelle façon ? direz-vous. Pour le savoir il n'est que de visiter ce vaste muséum des projets abandonnés, musée imaginaire auquel pendant un siècle chaque architecte français s'est diverti à apporter sa contribution. Ce siècle durant lequel la part du rêve l'emporte presque sur les réalisations, où l'architecture se fait dans le vide et sur le papier et qui, selon le mot de Quatremère de Quincy, voit plus d'architectes que d'architectures. Ce siècle commence aux environs de 1748, date de la création de la place de la Concorde (alors place Louis-XV) par Gabriel, et se termine vers 1838, date à laquelle Hittorff lui donne son aspect actuel.

L'ensemble de ces projets abandonnés forme une ville étrange, fascinante, véritable ville de rêve, où le connu se mêle à l'inconnu, où les monuments les plus inattendus se détachent sur un arrière-plan familier. Cette ville, c'est Paris tel qu'il aurait pu être.

Les vues que les artistes de l'époque ont fait graver, leurs aquarelles que nous reproduisons disent assez quelle aurait été cette ville, mais il ne suffit pas de regarder ces projets, de se divertir de leur emphase, de leur pittoresque, il faut aussi comprendre leur raison d'être et la cause de leur extraordinaire abondance.

Delille, dans une de ses poésies écrite en 1801, fait dire à un jeune architecte : « Rome n'est plus dans Rome, elle est dans mes cartons. » En effet, il semble bien qu'à cette époque chaque architecte a Rome dans ses cartons et veut faire de Paris une nouvelle Rome. D'ailleurs, les noms que les artistes donnent à leurs créations indiquent assez de quelle école ils se réclament. Ce ne sont qu'arcs triomphaux, propylées, temples, muséums, thermes, cirques, prytanées. Les architectes néo-classiques veulent donc un Paris qui se souvienne de Rome et d'Athènes, mais c'est aussi le rêve des révolutionnaires et de Napoléon ; ces obsédés d'histoire romaine — c'était leur Gotha, le livre où ils se cherchaient des ancêtres — n'ignorent pas que la grandeur d'un gouvernement se mesure au visage qu'il sait donner à sa capitale.

Napoléon était très déterminé à faire beaucoup pour Paris. Ouvrons le *Mémorial*. « Il entrait dans mes rêves, dit l'Empereur, de faire de Paris la véritable capitale de l'Europe... Archimède promettait de soulever le monde si on lui laissait poser son levier ; pour moi, je l'eusse changé partout où l'on m'eût laissé poser mon énergie, ma persévérance et mes budgets. »

L'abondance particulière de projets pour Paris à la fin du XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^ siècle est due à cette rencontre unique d'une école qui cherche à s'exprimer et de successifs gouvernements qui ne cessent de susciter les architectes sans avoir le temps de réaliser leurs projets. Quatremère de Quincy l'a très bien vu quand il parle des « projets de monuments patriotiques, pour lesquels on ne cessait de faire de pompeux appels au génie des artistes qui se laissaient volontiers prendre à ces amorces. Malheureusement, ajoute-t-il, le temps alors... avait une marche trop rapide... on se contentait de monuments sur le papier ».

Regardons un peu ces monuments sur le papier. Nous débutons sous Louis XVI par des projets d'aménagement pour la place du Carrousel, qui était encore toute encombrée de rues et d'impasses. C'est là que Boulée et Bélanger, deux des artistes les plus originaux de l'époque, veulent installer le nouvel Opéra. Sur le terre-plein du Pont-Neuf Gisors veut élever une statue à Louis XVI, face à celle d'Henri IV, que la Révolution va bientôt abattre. Passons place de la Bastille : Davy de Chavigné propose de détruire la vieille forteresse, en accord d'ailleurs avec les cahiers du tiers état qui avait formulé le vœu suivant : « Que sur le sol de la Bastille détruite et rasée on établisse une place publique au milieu de laquelle s'élèvera une colonne d'une architecture noble et simple. » Cette colonne, Davy de Chavigné veut la dédier à la gloire de Louis XVI, restaurateur de la liberté française, et cela, un mois avant le 14 juillet 1789 ! Il ne faut plus s'étonner si son projet ne fut jamais exécuté. Cet architecte ne semble pas avoir été l'homme des formules heureuses. N'est-ce pas lui qui sous l'Empire voulait dédier un monument à Napoléon, restaurateur de la monarchie sous le nom d'Empire français !

Et maintenant nous voici dans la période révolutionnaire. La Bastille est prise et détruite, l'Assemblée nationale décrète, le 27 juin 1792,

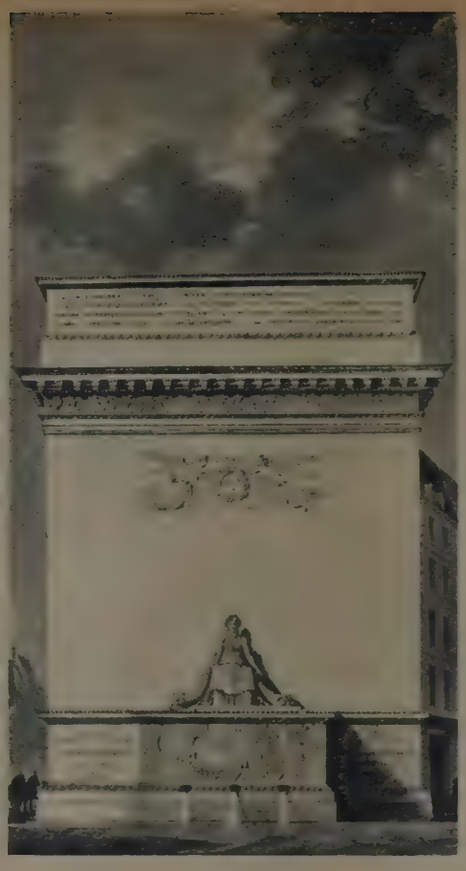
POUR ENCADRER LA PORTE D'UNE BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DONT IL AVAIT ÉLABORÉ LES PLANS, BOULÉE AVAIT PRÉVU CE GROUPE

la formation en cet endroit d'une place de la Liberté. Le projet le plus intéressant pour cette nouvelle place est peut-être celui de Legrand et Molinos. Ils veulent y élever un prytanée, c'est-à-dire un monument de peu d'étendue, destiné à recevoir les lois et les décisions émanées de chacun des pouvoirs constitués. « L'emplacement de la Bastille, affirment Legrand et Molinos, appelle un de ces monuments, le buste de Mirabeau doit décorer son intérieur... Là, chaque citoyen, en allant reconnaître le lieu où fut l'antre du despotisme, en visitant l'asile sacré des lois bâti sur ses ruines, doit à la vue du Démosthène français prendre l'idée d'un temple à la liberté... L'ensemble serait supporté par les débris d'une des tours de la Bastille où l'on découvrirait les restes d'un cachot. »

C'est de la même époque que date le projet d'un palais de Législature de Florentin Gilbert, qui, comme beaucoup d'artistes alors, croyait se concilier les assemblées révolutionnaires en les invitant à se loger dans de fastueux palais. Décrivant son projet, Gilbert nous dit : « La noble et majestueuse simplicité de l'édifice, la démarche grave et imposante des sénateurs qui doivent y siéger présentent à l'œil de l'artiste un cadre sévère. » Cependant, le jour où l'on élèvera un palais d'assemblée on s'adressera à Poyet, et ce sera l'actuelle façade du Palais-Bourbon. En attendant, Poyet propose de transférer l'Hôtel-Dieu, qui était trop petit et trop près de Notre-Dame, entre l'esplanade des Invalides et le Champ-de-Mars. La forme qu'il adopte est celle du Colisée de Rome. « Elle est la plus propre, dit-il, à économiser le terrain et à loger le plus d'objets dans le moindre espace possible. » L'édifice que l'on aperçoit au milieu de la cour est la chapelle. Le tout ne devait pas coûter moins de 12 millions !

Désormais c'est au Premier Consul, puis à l'Empereur que les artistes présenteront leurs projets. Voici la colonne nationale de Moreau qui devait, en exécution d'un arrêté du 20 mars 1800, occuper le centre de la place de la Concorde. Sur le socle ces femmes qui dansent une ronde, ce sont les provinces françaises qui se donnent la main ! On construisit un modèle de cette colonne en charpente et en toile sur l'emplacement même qu'elle devait occuper, et dans les fondations on déposa des médailles, des monnaies et des planches gravées du monument, qui ne furent pas enlevées quand Louis-Philippe fit ériger l'obélisque, en 1836. Mais dans les années qui nous occupent, s'il est question d'élever un obélisque, il ne s'agit pas de celui que Napoléon a rapporté d'Egypte, mais de celui que l'architecte Sobre propose pour la place des Victoires. « Ce monument à la fois triomphal et funéraire, nous dit Landon, aurait eu pour objet de conserver à la postérité les noms des héros français morts pour la défense de leur pays. Quatre éléphants portent le sarcophage ; il est couronné par un obélisque sur la face duquel sont gravés divers attributs en forme de hiéroglyphes pour indiquer soit le lieu, soit les diverses circonstances du combat ou de l'action éclatante qui a terminé la vie de chacun de ces guerriers. »

C'est encore un éléphant que nous retrouvons place de la Bastille. On prétend qu'on en doit l'idée à Napoléon, qui lors de son entrée à Berlin aurait été frappé à la vue d'une pendule en forme d'éléphant placée dans le cabinet du roi de Prusse. Toujours est-il que le 2 février 1810 un décret impérial ordonnait que la fontaine de la Bastille se composerait principalement d'un éléphant en bronze portant une tour semblable à celle dont se servaient les anciens, exécutée avec les canons pris aux Espagnols. Mais une fontaine monumentale place de la Bastille, une autre derrière Saint-Eustache, ce n'est pas assez pour satisfaire l'Empereur ; il lui faut suivre le conseil de son ministre de l'Intérieur qui propose de construire des thermes. « Rien n'égalait, dit le ministre, la magnificence des bains publics des anciens, surtout ceux que les empereurs faisaient construire dans Rome... Si Votre Majesté croyait devoir ordonner la construction de thermes à



A CETTE LOURDE FONTAINE NÉO-CLASSIQUE QUI RISQUAIT DE LA MASQUER AU MOINS EN PARTIE...

... L'ABSIDE DE SAINT-EUSTACHE, JOYAU DU DÉBUT DE LA RENAISSANCE, ÉCHAPPA PAR BONHEUR

Paris, dans le goût des anciens, on y emploierait tous les prodiges de l'art et ce serait encore un monument grand et utile qui marquerait, ainsi que tant d'autres, le règne du premier empereur des Français ! » Les thermes Napoléon devaient être élevés sur le terre-plein du Pont-Neuf par ce même Gisors qui en 1787 voulait y élever un monument à la gloire de Louis XVI.

Mais ces projets ne sont pas les plus importants de Napoléon. Place de la Concorde, place des Victoires, place Vendôme, il est obligé de collaborer avec Gabriel, avec Mansard. Il veut faire plus, il veut créer des ensembles qui lui doivent tout. Ces ensembles, ce sont le palais du Roi de Rome, sur la colline de Chaillot, auquel répondent, sur la rive gauche, le palais des Archives et le palais de l'Université et des Beaux-Arts.

Fontaine nous a laissé une description pleine de regrets de ce quartier des monuments. « Ainsi, dit-il, du rez-de-chaussée du palais du Roi de Rome, qui aurait été élevé sur trois rangs de soubassements... supposant l'exécution de tout ce qui était projeté, on aurait vu à l'extrémité du Champ-de-Mars, près de la rivière, les Archives de l'Etat, le palais des Arts, l'Université, les habitations des professeurs émérites... Ces différents édifices, réunis à ceux des Invalides, du Corps législatif et aux belles maisons de ce quartier, auraient fait du Gros-Caillou et de la plaine de Grenelle la ville nouvelle, le quartier des monuments au-dessus desquels devait s'élever le palais du Roi de Rome. »

Après l'Empire, le nombre des projets diminue, la France refait ses finances, elle n'élève guère que la chapelle expiatoire, et à partir du romantisme on songe moins à construire qu'à conserver, en attendant les destructions d'Haussmann et celles de la Commune.

Ne voir dans les vues que nous donnons aujourd'hui que rêve de grandeur, mégalomanie des architectes et des gouvernements qui les encouragent serait injuste. En fait, regarder ces projets, c'est assister à la naissance du Paris moderne. Ces projets n'ont pas été exécutés. Cependant ils avaient pour but de répondre à des exigences qu'il a bien fallu satisfaire un jour.

Après tout, il était normal que la République, puis l'Empire songeassent à remplacer les statues royales qui étaient la raison d'être de la place de la Concorde, de la place Dauphine, de la place des Victoires. Il était normal que l'on songeât à achever le Louvre, à nettoyer l'espace compris entre le Louvre et les Tuileries et à y placer un monument. Normal enfin qu'une révolution qui avait commencé par la prise de la Bastille songeât à élever un monument sur ses ruines, à percer une voie triomphale de l'Etoile à la Bastille et à marquer les deux extrémités de cette traversée de Paris par de grands monuments.

Après avoir bien regardé ces projets, allons-nous conclure : un Paris néo-classique, quelle chance d'avoir évité tout cela ! Si vous voulez, mais que ce ne soit pas sans nous souvenir que les architectes à qui nous devons ces projets sont ceux qui ont élevé Bagatelle, la Chambre des Députés, l'Arc de Triomphe du Carrousel, le théâtre des Variétés, la colonne de Juillet, et à l'étranger : le théâtre de la Monnaie à Bruxelles et les jardins du Pincio à Rome. Que ce ne soit pas sans reconnaître que ce qui a été fait par Napoléon, et qui dans l'ensemble est heureux, donne la mesure de ce qui aurait pu être.

Explorer le domaine des possibles, ce n'est pas forcément regretter l'état présent des choses ou vouloir qu'elles soient autrement qu'elles ne sont. Mais, dans le cas de cet article, c'était certainement chercher à rendre justice à une école d'architectes trop oubliée et en même temps faire comprendre que Paris, comme tout ce qui est vraiment précieux, s'est constitué fragilement, modelé par la persévérance et par la volonté des hommes, mais aussi par l'aveuglement du destin : à coups de pioches et à coups de dés.

P. Breton.

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

LÉGENDES ANNAMITES

L'AUTEUR de ce livre est un ancien élève de notre Ecole normale, agrégé de l'Université. En 1939 il s'est engagé dans l'armée française. C'est dire que Pham duy Khiêm — tel est le nom de cet écrivain — témoigne par sa vie et sa personne des liens qu'il y a entre le Viet-Nam et la France. Mais il y aurait trop à dire là-dessus, et tel n'est pas mon propos. Je veux parler du livre que Pham duy Khiêm vient d'écrire, *Légendes des terres sereines* (Mercure de France). Ces « terres sereines », ce sont les pays désolés aujourd'hui par la guerre d'Indochine. Et les légendes que Pham duy Khiêm nous raconte, c'est leur trésor folklorique. Le conteur nous les présente dans la fleur de leur simplicité poétique, sans faux ornement d'aucune sorte. C'est très pur et très délicat. On pense à quelque dessin au pinceau, légèrement rehaussé d'aquarelle. Et cette expression dépouillée est probablement ce qui pouvait le mieux servir ces fables ingénieuses, messagères d'une subtile morale.

Ce ne sont pas des contes terrifiants. On n'y voit guère de dragons ou de monstres d'autre espèce, et s'il apparaît des serpents dont on pourrait s'effrayer, on y reconnaît bientôt des génies sans méchanceté. L'empereur de jade et sa fille, la tortue d'or, le fleuve d'argent donnent des attraits prestigieux à un pays imaginaire dont le décor n'est probablement pas sans ressemblance avec celui de l'Annam ou du Tonkin. Les animaux y sont doués de la parole, ce qui est assez naturel, selon notre conteur, qui pense « que les bêtes ne sont pas aussi simples qu'on le croit, et que les hommes ont tort de les mépriser, à moins de se mépriser aussi eux-mêmes, car elles leur ressemblent étrangement ». Mais le plus ravissant dans ces histoires n'est pas toujours le plus extraordinaire. C'est souvent une sagesse très fine, qui tient en peu de mots, mais qui nous enchante parfaitement.

Les meilleurs de ces contes, à cet égard, ne sont pas forcément les plus longs. Certains peuvent tenir en quelques lignes, comme celui du tailleur et du mandarin qui avait commandé une robe de cérémonie. Le tailleur demande à son client depuis combien de temps il est en fonctions, ce que le mandarin prend assez mal. Mais le tailleur de lui expliquer que c'est là une indication nécessaire pour que la robe soit bien coupée. Car un mandarin de fraîche date bombe le torse, et il faut que sa robe soit taillée plus court derrière que devant. Quand il est au milieu de sa carrière, on peut faire les deux pans d'égale longueur. Et quand, plus tard encore, il est courbé par l'âge, l'expérience, la déception peut-être, c'est par devant que la robe doit être plus courte. « Voilà pourquoi un tailleur qui ne connaît pas l'ancienneté des mandarins ne saurait les habiller convenablement. »

Je ne sais si j'arriverai à rendre compte de l'ironie très raffinée qui fait le sel d'une autre légende, très courte aussi, intitulée « le Parfait Détachement ». Essayons de dire que l'empereur, au déclin de sa vie, est en quête d'un successeur digne que l'Empire lui soit confié. Il découvre le Sage des sages et lui propose de le désigner. Cela fait rire le Sage des sages, qui, pour se purifier d'une telle proposition, court à la source afin de se laver les oreilles. A la source il y avait l'Ami du Sage des sages, qui faisait boire son bœuf. Il demande au Sage pourquoi il se lave les oreilles, et quand le Sage le lui explique, il conduit le bœuf en amont. « Car, dit-il, j'ai peur que ma bête ne boive l'eau qui a lavé vos oreilles. » Et il ajoute : « Que votre nom soit connu au point qu'on ait pensé à vous léguer l'Empire, cela prouve que vous vous montrez encore trop aux yeux du monde, et votre cœur ne s'est pas vraiment évadé du cercle des honneurs et des intérêts. » Ce petit conte, qui tient en deux pages du livre, en est peut-être le chef-d'œuvre par sa perfection concise et par sa pureté philosophique.

Il y en a bien d'autres, soit animés d'humour aussi, soit teintés de mélancolie. Le folklore annamite est sans illusion sur les félicités de l'amour, sur la fatalité de la mort. Ce sont deux thèmes dont il use avec maîtrise, et qu'il marie parfois dans des histoires qui sont belles et touchantes. L'histoire de Tu-thuc, par exemple, nous enseigne que des amants ne doivent jamais se séparer, car ils s'exposent à ne se retrouver jamais. Et c'est presque un petit roman que l'histoire de l'étudiant Nguyen Ky et de ses amours avec une chanteuse : amours de jeunesse, que l'homme croit avoir oubliées quand une carrière brillante a succédé à l'âge des études; et puis, beaucoup plus tard, les anciens amants se retrouvent, et il ne faut que peu de mots à Pham duy Khiêm pour nous dire que ces deux vies sont marquées d'une tristesse inguérissable. L'amour pourtant est plus fort que la mort, comme le montrent certains contes de résurrections merveilleuses. Ce qui tue sans rémission, c'est l'ingratitude et l'abandon. Il y a dans le folklore annamite une très tendre philosophie du cœur.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

FÉNELON A TROIS CENTS ANS

LE XX[e] Congrès des Ecrivains de France, la célébration du tricentenaire de Fénelon, un prix de la nouvelle, un prix de poésie, la visite des caves de Monbazillac et de la grotte des Eyzies, la célébration des fresques de Lascaux, du souvenir de Brantôme et de la mémoire de Joubert, tout ce programme un peu hétéroclite marque une animation réelle : Jean Sylvaire, organisateur de ces cérémonies périgourdines, a l'imagination vive et le culte des vraies gloires. Mais que de thèmes divers se proposent par là même à nos méditations. Si je choisis Fénelon parmi eux, c'est pour une double raison. Le prétexte officiel, d'abord ; j'en profite aussitôt pour souhaiter que le tricentenaire soit plus amplement encore commémoré : l'exposition de la Bibliothèque nationale elle-même ne me paraît suffisante que si elle prélude à d'autres manifestations. L'autre raison, c'est le château de Fénelon. Cette merveilleuse construction m'est apparue un jour, au détour de la route, dans sa campagne admirable, comme un lieu rêvé pour le travail de l'esprit ; je crois qu'elle était à vendre ces dernières années ; j'aimerais qu'elle fût comme est, par exemple, aujourd'hui Royaumont...

Mais il n'est pas question de rêver. Ou plutôt il est question de rêver sur ce Périgourdin de choix qu'est François de Salignac de La Mothe-Fénelon, élève à l'Université de Cahors, puis doyen de Carenac, par la grâce de son oncle, l'évêque de Sarlat — avant de devenir célèbre et archevêque de Cambrai.

Célèbre, Fénelon le fut, et académicien à quarante-deux ans. Que reste-t-il aujourd'hui d'authentique dans sa gloire ?

Si je m'interroge ainsi, c'est que je ne me range évidemment pas au nombre des admirateurs de *Télémaque*. Tout nettement, cette laborieuse imitation pleine de petits ruisseaux » de « délicieuse fraîcheur » et de « doux chants » n'est guère de mon goût. J'aimerais même me scandaliser : donne-t-on une suite à Homère ? (Giraudoux et Giono l'ont fait, mais *Elpénor* et *Naissance de l'Odyssée* ont un air de lèse-majesté qui permet de tout pardonner !) Pourtant je ne me scandalise point : Fénelon avait écrit *Télémaque* dans une intention très purement éducative et n'entendait pas le laisser publier. Il y aurait mauvaise grâce à accabler l'auteur !

Ce qui reste de Fénelon ce ne sont point, non plus, les *Fables* ou les *Dialogues des morts*. C'est d'abord son œuvre de théologien.

Certes, Bossuet a gagné sur toute la ligne. De son vivant, d'abord, obtenant — après beaucoup de ruses merveilleuses — la rétractation complète des thèses quiétistes de Fénelon : celui-ci, comme il le dit si joliment, « a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau et... n'a mis aucune borne à sa soumission », bien qu'il ne parût pas entièrement convaincu de son erreur. Mais Bossuet a ainsi gagné dans l'histoire : l'étude du quiétisme n'est plus guère aujourd'hui que le fait de spécialistes ; la figure même de M[me] Guyon est déconsidérée. Et pourtant !... Pourtant si l'on considère les *Maximes des Saints* on peut être tenté de conclure que le cygne de Cambrai mérite une place de choix dans cette longue histoire du mysticisme français qu'avait si bien commencé à retracer l'abbé Brémond. Ce tricentenaire est peut-être l'occasion de la lui restituer.

Mais je n'ai pas l'intention de me livrer ici à un assaut théologique. Aussi bien l'évocation de M[me] Guyon me fournit-elle une transition naturelle pour évoquer l'aspect de Fénelon qui me paraît le plus caractéristique : ce que l'on pourrait appeler son côté féminin et qui fait un contraste si saisissant avec la ligne générale de ce XVII[e] siècle qu'il vit finir.

Rappelez-vous le portrait de Saint-Simon, le peintre souligne successivement la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse de sa personne, et conclut : « Il fallait un effort pour cesser de le regarder. » C'est un thème rebattu que celui du charme de Fénelon ; je persiste à penser qu'il était très grand. Oui, elle est féminine cette sensibilité qui annonce les épanchements de Rousseau ou qui répugne aux horreurs de la guerre. Méditez cette phrase en son époque : « Nous avons horreur de cette brutalité qui sous de beaux noms d'ambition et de gloire va follement ravager les provinces et répand le sang des hommes, qui sont tous frères. » Féminine encore une versalité dont il se targue (« Je ne saurais rien dire qui ne me paraisse faux un moment après ») et qui semble au contraire à Bossuet — le Bossuet des *Variations des Eglises protestantes !* — le signe même de l'erreur. Féminine aussi — au siècle de la raison — la crainte qu'il manifeste à son tour de l'erreur, mais de l'erreur qui naît cette fois des positions durcies à l'excès ; n'est-il pas le seul qui se fera un souci de choisir une position intermédiaire dans la querelle des Anciens et des Modernes, préférant ceux-là, mais abandonnant volontiers Aristophane, Plaute ou Lucain, vantant Virgile ou Démosthène, mais reconnaissant qu'ils sont hommes, marque qui entraîne « quelque reste d'imperfection » ? Enfin ce n'est point un hasard si l'une des œuvres les plus vivantes de Fénelon — pour dépassée qu'elle soit dans les termes — reste son *Traité de l'éducation des filles* : pour la première fois, semble-t-il, un ouvrage de morale ne se règle pas sur la logique à priori ou la déduction des prémisses; il revêt avant la lettre un aspect expérimental. « Les occupations des femmes, note Fénelon au début de son étude, ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever. » Tout le texte est sur le ton de cette remarque.

Oui, décidément, si Fénelon, trois cents après sa naissance, mérite de demeurer proche de nous, ce n'est pas pour quelque vertu pédagogique dont nos années scolaires nous ont amplement appris à nous déprendre. C'est pour cette sensibilité neuve dont le frémissement a déjà en lui quelque chose où s'annoncent ces temps que nous considérons comme nôtres.

DE ROME EN SICILE AVEC LES POÈTES

Ah ! monsieur, me dit ce garçon de restaurant qui me confiait sa nostalgie du Paris de 1914, la vie a bien changé, ici comme ailleurs. Tenez, en 1911 le voyage en chemin de fer de Rome à Londres m'a coûté 97 lires. Aujourd'hui je dépense 105 lires par jour, rien que pour faire l'aller-retour de la *casa* au *ristorante*. Et j'habite tout près de Saint-Pierre. »

Cette conversation avait lieu via Stamperia, à deux pas de la fontaine de Trevi, merveilleusement éclairée par des projecteurs invisibles. Et je pensais que l'augmentation des prix, liée à la dépréciation de la monnaie, n'avait nullement altéré la traditionnelle bonne humeur du peuple italien. Autour des deux tritons tirant le char de Neptune l'*aqua vergine*, l'eau pure, jaillissait en geyser, retombait en pluie et en cascatelle. Sur le rebord de l'immense bassin des enfants couraient, criaient en suçant des *gelati* ; un baryton aux cheveux bouclés chantait, la main sur le cœur, un air d'opéra ; des couples en voyage de noces, les doigts entrelacés, faisaient glisser dans l'écume la pièce de monnaie qui assure le retour à Rome. Tous se laissaient aller à une heureuse indolence devant les bouquets d'eau mousseuse, dans la nuit dorée que des enseignes bariolaient de leurs feux.

Il n'est peut-être pas de ville au monde où le plaisir de la flânerie soit plus fertile en surprises qu'à Rome. Par la via dell'Umilta je gagnai la place des Saints-Apôtres, au centre de laquelle s'érige la pompeuse église du même nom. Une animation de kermesse y régnait. Des musiciens d'orphéon soufflaient dans des cuivres. Sous le portique des *bambini* chevauchaient joyeusement les lions de pierre. Des rires fusaient de la foule compacte qui s'écoulait du sanctuaire. Quel était l'objet de cette allégresse ? Huit jours après sa béatification le doux Giuseppe Sarto, qui fut le pape Pie X, y était célébré en famille. Je pénétrai dans la nef, du style baroque le plus théâtral. La cérémonie était terminée, mais les fidèles se pressaient autour d'un chanoine rubicond qui distribuait benoîtement lis et glaïeuls bénits sous le plus grand tableau de Rome, *le Martyre de saint Philippe et de saint Jacques*, par Dom Muratori. La religion à Rome et dans toute la péninsule est intimement mêlée à la vie, et à la différence de l'Espagne, ce n'est pas une religion triste.

En deux heures et demie les *Littorine* des chemins de fer italiens vous conduisent de Rome à Naples. On salue au passage les monts Albains et les aqueducs en ruine, curieusement timbrés de noms de pontifes. Il faut ensuite subir d'interminables tunnels pour retrouver la mer à Formia, puis à Pozzuoli. Par la route le spectacle est plus aimable. A partir de Formia, ce ne sont que buissons de lauriers-roses en fleurs. Je songe à Georges Duhamel qui se demandait ici-même pourquoi nos routes n'étaient pas fleuries comme celles du Portugal, et il aurait pu dire comme celles de l'Italie méridionale. C'est que le climat commande, et nous aurions tort d'oublier nos aubépines et nos églantiers.

Naples, malgré les rigueurs de la guerre, n'a pas sensiblement changé. Les principaux dégâts apparaissent surtout dans les quartiers populaires, en bord de mer et au sud de la ville. Dieu merci ! la couleur est restée la même, et le cher *farniente*, et l'exubérance de ses habitants qui, dans des nuits comme celle de Piedigrotta, soufflent avec autant d'ardeur que jamais dans leurs mirlitons et leurs trompettes de fer-blanc. Que dis-je ? Le Vésuve est toujours là, mais il ne fume plus. Depuis l'éruption de 1943, qui fit craindre une catastrophe comparable à celle de l'an 79 (Amalfi, à quelque 25 kilomètres, étant recouvert d'une couche de cendres de plusieurs centimètres) le volcan semble avoir éteint sa pipe séculaire. Mais, faute d'admirer l'inquiétant panache de fumée qui se faisait rougeâtre à l'approche du soir, vous pouvez toujours boire dans les *trattorie* de la riviera di Chiaia le vin rouge de Gragnano, né des raisins qui poussent sur les premières pentes de la montagne. Il pétille comme une lave lorsque vous le versez dans le verre, et je le préfère, pour ma part, au fameux lacryma-christi. L'extinction provisoire du volcan a eu cette autre incidence qu'elle a failli causer la ruine des marchands de cartes postales. Toutes les *cartoline* où le Vésuve était coiffé de sa fuligineuse couronne ont été périmées du jour au lendemain. Les Napolitains ont considéré pendant quelques mois cette déchéance de leur panorama comme une calamité nationale. Maintenant ils déclarent avec aplomb aux naïfs *forestieri* que le monstre, apprivoisé, peut encore fumer à la demande. Et puis, au large de la baie unique, l'île de Capri ne hausse-t-elle pas toujours au-dessus de la mer de myosotis son double éperon rocheux ? Sorrente n'a pas abdiqué avec ses jardins de Chanaan, et dans le golfe voisin de Salerne, Positano, Amalfi, Ravello, où l'on dit que Wagner conçut un acte de *Parsifal*, restent pour la gloire de la Campanie.

Il est bien long par la voie ferrée le trajet qui conduit de Naples à Vila San Giovanni, d'où le voyageur par delà le détroit de Messine aperçoit comme une terre promise le fabuleux Etna, prison des Titans, tombeau d'Empédocle et majestueuse vigie de la Sicile. Mais les golfes de Policastro, de Santa Enfemia, et de Gioia n'accordent pas de répit à l'admiration. Praia, Belvedere, Diamante, Paola développent sur un fond de montagnes farouches la vigne et l'olivier, l'agave acérée et l'inévitable figuier de Barbarie. Les maisons blanches, roses et ocre, parfois aussi d'un beau vert amande, s'agglomèrent comme des jouets de poupée, et lorsque le rapide brûle Amantea, le cône redoutable du Stromboli émerge au lointain de la mer d'un mauve d'ancolie à mi-distance, puis, peu à peu, d'un bleu ardent. Amantea ! Un nom si charmant exalte l'imagination. Mais nous sommes au cœur de cette Calabre, calomniée sur le mode ironique par notre Paul-Louis Courier, et peut-être vaut-il mieux ne s'y point trop attarder pour gagner la mystérieuse Sicile.

La Sicile n'est pas l'Italie. Je me garderai bien, sur le plan humain, de prendre la responsabilité de cette déclaration, que j'ai entendue à Palerme, comme à Catane et à Syracuse. Mais il suffit d'ouvrir les yeux. La Sicile est un peu à l'Italie ce que la Corse est à la France. Elle fournit au gouvernement central la plupart de ses hauts fonctionnaires. M. Vittorio Orlando, qui représenta son pays en 1919 à la Conférence de la Paix et dont les quatre-vingt-onze ans pleins de verdeur font plaisir à voir, est né à Palerme. Il apparaît à première vue que l'économie sicilienne n'offre à peu près rien de commun avec celle de la péninsule. La grande île est à la fois plus riche par ses ressources naturelles, et notamment ses agrumes, ses mines de soufre et d'asphalte, et plus pauvre, parce que les ministres de Rome, m'a-t-on dit, la négligent au bénéfice des provinces industrielles du Nord. Il y a, sous une forme aujourd'hui atténuée, un séparatisme sicilien, que ses tenants justifient par la considération qu'ils méritent mieux que cet abandon. Une ville comme Licata (38.000 habitants), sur la côte méridionale, n'a pas encore d'égouts. Le pays, dans sa partie centrale manque d'eau, et ceux qui ne possèdent pas de citerne sont obligés de parcourir plusieurs kilomètres pour remplir des tonneaux transportés à dos de mule. C'est déjà l'Afrique et presque le Sahara. Le système des *latifondi*, aboli en principe, demeure toujours en vigueur, et si les grands propriétaires sont frappés d'impôts écrasants, le travailleur agricole n'en retire pas de profit. J'ai vu dans les champs les moissonneuses couper le blé à la faucille. Le paysan sicilien vit encore trop souvent dans un *catodio* de terre battue, où hommes, femmes, enfants et animaux domestiques occupent une seule et même pièce, qu'on agrandit en creusant le pan de colline qui constitue un des quatre murs. Le miracle est que, menant cette vie resserrée, se nourrissant presque exclusivement de spaghetti, de pain, d'oignons et d'olives noires, ce paysan fataliste puisse rester gai.

Je sais peu de villes en Europe dont le charme soit aussi prenant que celui de Palerme. Il vous saisit au débarqué. Ce sont d'abord ces déconcertantes charrettes, entièrement peintes de vives couleurs par des artisans locaux, héritiers des meilleures traditions de l'art populaire. Les chevaux sont décorés de pompons, de hautes aigrettes, bonnes chasseuses de mouches, les harnais, coloriés comme le reste, tintinnabulent de grelots. C'est encore l'extraordinaire animation d'un quartier comme celui du marché, où dans les rues étroites, pavées de larges dalles et fraîches comme des grottes sous le jour brûlant, les poissonniers tranchent à coups de hachette le thon et l'espadon, les marchands de primeurs disposent avec un art consommé tomates, piments et courges, olives confites, oranges, citrons, raisins, figues et pastèques. De petits ânes passent, écrasés sous le bât. Menuisier, savetier, bourrelier travaillent en plein air. Une herboristerie s'intitule fièrement *Antiqua Erberia Ecce Homo*, car, à la porte même, à côté de toutes les herbes de la Saint-Jean et des autres, un Christ à la couronne d'épines veille derrière une vitre, et chacun de se signer en passant. Entrez-y, comme mon ami le poète Noël Ruet, et vous boirez un verre plein à ras bord d'une incomparable tisane aux dix-huit fleurs qui vous purgera mieux qu'huile de ricin. Et si vous préférez, à mon exemple, le Marsala all'uovo ou le muscat de Pantelleria, n'hésitez pas à traverser la rue sous le dais palpitant des lessives multicolores pour pénétrer dans un de ces débits exigus où d'énormes barriques cirées tiennent toute la place.

Palerme et sa cathédrale composite, où dorment dans leurs tombeaux de marbre les rois et les empereurs, et l'extraordinaire San Giovanni degli Eremitani avec ses coupoles mauresques dans un fouillis luxuriant, et sa chapelle palatine aux étincelantes mosaïques du XII^e^ siècle, et les délicieux oratoires baroques de Serpotta : Santa Catarina, San Lorenzo, San Giuseppe dei Teatini, et la fontaine monumentale de la Piazza Pretoria, Palerme, dans son mélange savoureux de trois styles : byzantin, arabe et normand, ménage à l'amateur d'art des joies singulières. Mais l'ami de la nature et du pittoresque humain n'y trouve pas moins son compte. Le port a été fort endommagé par la guerre, et des nuées d'enfants jouent dans les ruines déblayées. Cependant les hautes falaise grises et roses du monte Pellegrino dominent la baie merveilleuse, qu'on a surnommée la « Conque d'or », et, vue du sommet, Palerme, ensevelie dans une végétation d'Eden, s'étale comme une oasis des contes orientaux, déposée au bord de la mer des sirènes. C'est dans une grotte de la montagne que sainte Rosalie, fille de Sinibaldo, duc de Sicile, se retira, au XII^e^ siècle, pour mener la vie érémitique. Une eau dite miraculeuse sourd du rocher, et une inscription rappelle que Gœthe vint en 1787 admirer « la simplicité primitive du sanctuaire ».

J'ai eu la fortune d'assister à Palerme aux préparatifs de la fête du *Crucifisso*. Les élections municipales avaient eu lieu huit jours plus tôt et les murs étaient encore tapissés d'affiches annonçant la venue à Palerme de M. Pietro Nenni, socialiste communisant et l'un des chefs du *Blocco del Popolo*. Un Palermitain de bonne compagnie voulut bien m'expliquer que, si les partis extrêmes trouvaient une audience auprès de ses compatriotes, le communisme y restait chrétien. Quelles que soient ses convictions politiques, le Sicilien est partagé entre la terre, l'homme et Dieu. Le célèbre Giuliano, dont les lieutenants viennent d'être jugés à Palerme, voulait être un « bandit d'honneur ». Il ne volait pas, m'a-t-on assuré, pour voler, mais se réclamait d'un idéal social. Je ne fais, bien entendu, que rapporter une opinion difficile à vérifier pour un étranger de passage, mais il semble que le banditisme puisse être tenu en Sicile pour l'affirmation d'une individualité toujours prête à justifier son action par des raisons morales.

Dès la veille de la fête toutes les rues par où devait passer le Saint-Sacrement étaient généreusement illuminées. Elles grouillaient d'un peuple en liesse. Des éventaires proposaient aux chalands amandes grillées, noisettes, fèves, cacahuètes, voire des oreilles de porc artistement disposées sur un lit de feuilles de chou. Un orchestre assemblé sur une estrade répandait les morceaux les plus entraînants. Un camion fleuri et tout décoré de verdure promenait de rue en rue un chanteur de charme qui faisait alterner le cantique et la *canzone* sentimentale. Ce mélange du profane et du sacré plus qu'à l'Italie péninsulaire appartient à l'étrange et captivante Sicile.

J'étais venu à Palerme pour assister à la célébration du VII^e^ centenaire de la poésie et de la langue italiennes. Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI et de Constance de Naples, né à Iesi (marche d'Ancône) en 1194, mort en 1250, fut roi de Sicile avant de ceindre la couronne impériale. Disciple d'Averroès, ami des lettres et des arts, poète lui-même, il avait attiré à la cour de Palerme érudits et lettrés. Il aimait les troubadours, de Marcabrun à Bertrand de Born, et l'on parlait dans son entourage une langue aulique. C'est sous son règne que cette langue savante commença de s'allier au langage populaire pour créer l'admirable instrument d'expression qui allait devenir la langue italienne. Sous le haut patronage de M. Luigi Einaudi, président de la République, et de M. de Gasperi, président du Conseil, un comité « d'action nationale », présidé par M. Vittorio Orlando, avait organisé sous l'impulsion de M. Federico di Maria, président des Ecrivains et Artistes siciliens, un congrès de philologie et de poésie. J'y ai entendu nombre de discours amoureusement balancés, dont les uns étaient dus à d'éminents universitaires comme M. Francesco Pedrina, de Vicence, ou M. Francesco Flora, de Milan, d'autres à des poètes pleins de flamme comme Lionello Fiumi ou Aldo Capasso. Des écrivains et des poètes français, belges, espagnols, allemands, portugais, grecs, arméniens étaient de la partie. Il y eut des manifestations folkloriques où la poésie des troubadours, la danse et la musique médiévales furent à l'honneur. Devant le temple de Ségeste, tout baigné de lumière grecque, une jeune danseuse de Taormina, aux voiles transparents, fit revivre pour les congressistes, aux sons du pipeau, toute l'harmonie inscrite aux frises du Parthénon.

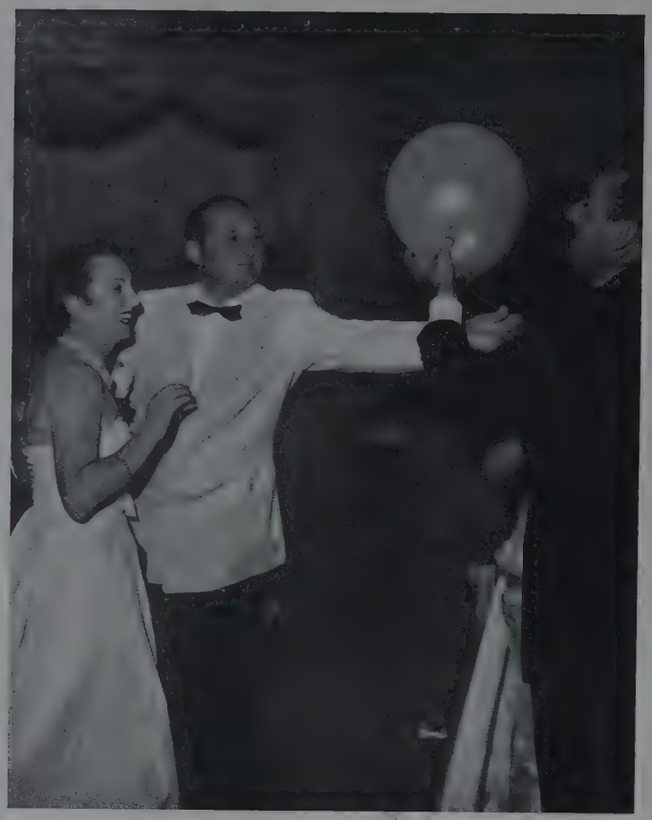
L'apothéose du Congrès était, comme il convient, réservée au dernier jour. Deux cars avaient transporté poètes et philologues à 100 kilomètres de Palerme, sur la montagne d'Erice, qui de ses 800 mètres surplombe le port de Trapani. Erice, ou Eryx, aujourd'hui San Giuliano, fut célèbre dans l'antiquité par son temple d'Aphrodite Erycine, qui avait, selon la légende, été fondé par Enée. Les Romains et les Carthaginois se la disputèrent longtemps. Des ruines de ce temple illustre, où quelques éclats de mosaïque marquent encore l'emplacement du bain de la déesse, le regard découvre les trois îles Egates. C'est au large de cet archipel que, l'an 241 avant notre ère, le consul romain Lutatius battit la flotte de Carthage, mettant ainsi fin à la première guerre punique. Lorsque nous accédâmes à ce haut lieu la journée était trop avancée pour permettre de distinguer l'île de Pantelleria. Mais les lumières de Trapani brillaient dans le crépuscule, et plus loin, celles de Marsala. Les Egates s'enfonçaient dans une brume violette. Et des voix italiennes, avec leur accent chantant, célébraient sous les premières étoiles le roi empereur, Aphrodite immortelle et la grandeur de Rome, tandis que les jasmins parfumaient l'ombre chaude.

Yves Gandon.

Au-dessus de Palerme et du golfe où s'abrite le port le mont Pellegrino dresse sa masse imposante. ➡

Soirs de Biarritz

PAR MARCEL IDZKOWSKI



Mme Heftler, M. Francisco Alvarez et le duc Michel Ney d'Elchingen jouent au petit jeu des ballons au Casanova.

Elle est arrivée et maintenant il ne s'agit plus de badiner ! Si *Elle* a quitté la Côte d'Azur pour Biarritz, c'est sans doute qu'*Elle* y trouvera de quoi alimenter ses chroniques. De New-York à Los Angeles, en passant par les fermiers de l'Ohio et les businessmen de Chicago, les Américains vont pouvoir se régaler en lisant les faits et gestes d'un tas de gens qu'ils ignorent, mais qui sont sûrement très bien puisque cités par Elsa Maxwell, dont on sait les brillantes relations internationales.

Mon illustre consœur — et néanmoins amie suivant la formule — est donc parmi nous et pense organiser des dîners, des fêtes auxquelles assisteront, entre autres, le duc et la duchesse de Windsor et tous ceux qui possèdent ou un nom, un titre, ou une fortune digne de figurer dans le carnet d'adresses d'Elsa Maxwell.

En attendant les festivités maxwelliennes, la Saison de Biarritz se poursuit pourtant avec beaucoup de brio ; il ne pleut plus et si nous n'avons pas le roi Farouk, nous avons le duc de Windsor.

His Royal Highness a bien voulu m'accepter à ses côtés pendant une partie de golf à Chantaco. Lisez par là qu'il jouait avec Guy d'Arcangues et M. Vincent et que je me contentais de suivre le parcours des dix-huit trous, tel un caddie, mais sans fardeau.

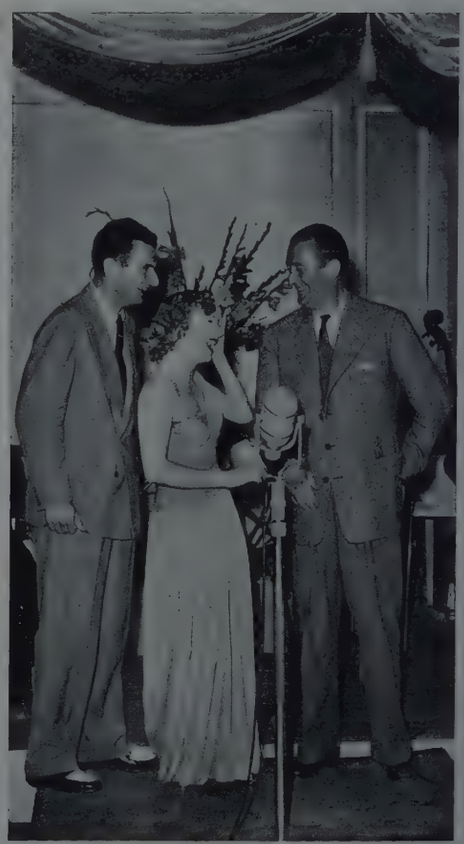
« J'ai conservé une merveilleuse collection de *l'Illustration*, m'avoue le duc de Windsor, elle remonte à la guerre de 1914. »

Le temps de taper sur sa balle et le duc enchaîne pour me dire son goût pour le golf, son attirance pour Biarritz et sa joie de se sentir *relaxed* maintenant qu'il a terminé ses Mémoires.

Je devais le lendemain de cette épuisante partie de golf (pour moi) retrouver le duc et la duchesse de Windsor dans leur ravissante résidence de Temerland, où ils accueillirent quelques journalistes. Il faut bien l'avouer, les Windsor sont difficiles à interwiever, et dès que les questions leur paraissent indiscrètes ou inutiles il y a un « trou » pénible... et l'ange passe !

Alors on en revient aux généralités : la duchesse n'a pas vu les collections de nos couturiers, c'est « trop cher à regarder » dit-elle ; elle aime faire de la pâtisserie, mais elle n'en fait pas; elle ira se baigner à la Chambre d'Amour si le temps le permet. Nous ne saurons jamais si elle tire à cinq au baccara, parce que cela ne nous regarde pas, et elle ne dira pas de mal de son amie intime Elsa Maxwell, parce qu'il est toujours délicat de battre la féroce chroniqueuse américaine sur son propre terrain.

Mlle Kerima, découverte au Maroc par Carol Reed (le metteur en scène du « Troisième Homme »), sera la vedette du film « le Banni des îles », qui sortira fin septembre, a Londres, en grande première de gala devant la famille royale. Ci-dessus : les enfants du prince de Brancovan sur la plage.



Au Casanova, de dr. a g., le duc Michel Ney d'Elchingen, la chanteuse Line Renaud et Joas Da Silva, qui vint au diner bleu vêtu d'un smoking et chaussé d'espadrilles.

A part le duc et la duchesse de Windsor, il y a beaucoup de monde, et Biarritz s'efforce de distraire ses estivants. On parle beaucoup du bal Goya et des robes Toya que porteront la marquise de Portago (C. Dior), la baronne Jean de l'Espée (Jacques Fath), Mme de Plas (P. Balmain), Mme de Heren (Lanvin-Castillo), Mme Jacques Heim (Jacques Heim, on s'en doutait), la comtesse Maxime de la Falaize (Jean Patou) et Lise Deharme (J. Dessès). D'autres couturiers, Jacques Griffe, Balenciaga et Marcel Rochas, se refusent à indiquer les noms de leurs clientes qui porteront leurs toilettes. On le saura quand même...

Le mercredi soir au Casanova Jean de Faudon anime le Dîner des Jeunes avec des petits jeux qui font fureur. Il a aussi présenté à la Chambre d'Amour un grand concours d'élégance en automobile avec une fantaisie à la Henri Bry... imitant des accents (pour les concurrentes étrangères) et entremêlant son français des idiomes les plus bizarres.

Yvette Chauviré a dansé au Dîner Bleu de Biarritz, Jacques Thibaud a donné un récital ; Cécile Sorel, discrète, se montre peu. Lucien Lelong encore moins ; Jacques Becker dîne au café de Paris, et après Carmen Amaya nous attendons une troupe de gitans qui animera un nouveau cabaret flamenco et une chanteuse portugaise, Amelia Rodrigues, qui nous dira dans sa langue combien il est doux d'être en avril au Portugal (air connu). Roberto Benzi a donné un concert ; M. François Lehideux a baptisé (pas à l'eau de mer) le Comète-Ford à l'hôtel du Palais, M. Randolph Churchill se réfugie au Baccara du Bellevue, parce qu'il est sûr de ne pas y trouver de photographes, et Jimmy Donahue, qui possède une partie des *woolworth* américains (on sait qu'il est le cousin de Barbara Hutton), ne dilapide pas pour autant sa fortune au jeu. Il est vrai que Mme Donahue mère est à Biarritz aussi !

Enfin Mr. et Mrs. Duke, qui eux aussi sont encombrés d'une fortune considérable, sont là, et notre Elsa Maxwell va pouvoir potiner à longueur de *columns*.

« Tous ces gens-là, m'a-t-elle dit, c'est bon pour moi et pas pour vous ! »

N'empêche que j'ai rendez-vous pour déjeuner avec Elsa Maxwell. On se communiquera nos tuyaux. En toute confraternité et sans médisance, comme bien vous pensez !

Au Casanova Mme Cartier et la romancière Amparo Pidal.

Les frères Dominguin : a gauche, Luis Miguel, a droite, Pépé.

S. E. Herrera y Mendoza, ambassadeur du Venezuela a Paris.

Ci-contre : Mme Carlhian et Guy d'Arcangues au dîner bleu, dont la photographie de gauche montre une vue générale. — Biarritz compte parmi ses hotes le duc et la duchesse de Windsor.

Photographies G. Dambier.

Chasseurs, à vos fusils !

Le chapeau est la pièce la moins coûteuse : 1.500 francs en popeline imperméabilisée.

La veste, qui doit permettre de mouvements rapides et aisés coûte 10.000 francs.

Le chasseur a à peu près renonc à fabriquer lui-même ses ca touches, celles du commerc offrant une qualité et une variét plus conformes à ses désir

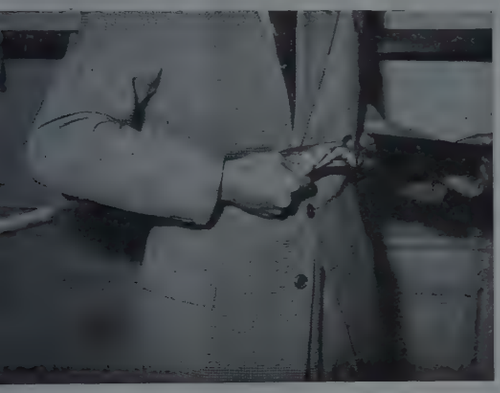
Une cartouchière robuste e veau. Prix : 2.500 francs.

Fusil à platines, éjecteurs automatiques, fabrication française, 225.000 francs. Il existe des modèles de prix bien moins élevé. La culotte en whipcord vaut 6.000 r.

Il faut compter 10.000 francs pou cette paire de bottes en crêp doublées cuir.

S CARTOUCHES RÉCLAMENT LA SCIENCE DU FABRICANT.

CHASSEUR EXAMINE SON ARME MINUTIEUSEMENT.



Voici venir le grand jour. Le titre que vous avez lu en tête de cette page vous a déjà appris que c'est celui de l'ouverture. A dire vrai il faut cette année un peu de patience aux impatients. Le mauvais temps a inspiré à une administration tutélaire de prudentes mesures retardatrices.

N'importe !... Quelques jours d'attente ne changent rien aux préparatifs. Et c'est fin prêts que, pleins d'espoir, au jour J, se mettront en route les adeptes d'un sport assurément vieux comme le monde.

LE DRESSAGE DU CHIEN

Sport, oui, mais d'abord nécessité vitale. S'il est écrit que l'homme doit gagner son pain — et bien d'autres choses encore ! — à la sueur de son front, nos ancêtres de la préhistoire ne pouvaient compter, pour la côtelette quotidienne et le rôti du dimanche, que sur leur adresse à lancer les flèches et à manier la hache et l'épieu. En dépit d'une indéniable évolution économique, le tireur armé d'un hammerless de luxe est dans la ligne du tueur d'aurochs. Plus tard, pour le baron féodal comme pour les héros d'Homère, qui auraient abattu un bœuf d'un coup de poing, la chasse est l'exercice noble par excellence. Guerrier et chasseur c'est tout un. Et de nos jours, démocratisée — car nous ne parlons point ici aujourd'hui de la chasse à courre, par qui se prolongent les vénérables traditions d'un art — elle demeure pour beaucoup la plus passionnante récréation. De la passion, il en faut pour donner de la saveur à la vie et préserver la jeunesse. Votre médecin vous le dira en invoquant maints philosophes. Et s'il est chasseur de surcroît...

Définition : un chasseur, c'est un fusil précédé d'un chien. Même si cette formule ne paraît pas satisfaisante — reconnaissons qu'elle a l'air de faire quelque peu fi du personnage principal — on admettra volontiers l'importance de l'arme et celle d'un valeureux et intelligent auxiliaire.

Même si l'on n'a de sa vie abattu un lièvre ou interrompu l'envol d'un perdreau, on éprouve à tenir un beau fusil, poli, damasquiné et luisant, un plaisir assez analogue, j'imagine, à celui que ressent un profane en musique devant un Stradivarius, je veux dire le plaisir que procure un objet parfait en son genre. Le connaisseur le manie avec une attention satisfaite. Evidemment, il n'est pas bon marché. Mais il vaut la dépense. Et l'acquéreur se découvre, muni d'une pareille arme, rassuré sur l'avenir, la carnassière bourrée. Ce qui n'empêchera pas, à l'occasion, d'envoyer un souvenir jovialement ému aux antiques

BIEN ENTRAÎNÉ, CE MAGNIFIQUE POINTER SERA POUR SON PROPRIÉTAIRE UN PRÉCIEUX AUXILIAIRE.

LE DRESSAGE DU CHIEN D'ARRÊT, QUI DURE, SELON LES CAS, DE TROIS A HUIT MOIS, SE FAIT A PARTIR DE L'AGE D'UN AN. LE CHIEN EST HABITUÉ SUCCESSIVEMENT AUX RAPPELS AU SIFFLET, PUIS AU « DOWN », C'EST-A-DIRE A SE COUCHER A TOUTES DISTANCES AU SIFFLET OU AU GESTE. ON L'EXERCE ENSUITE A QUÊTER EN LACETS AFIN D'ÉPROUVER LA FINESSE DE SON NEZ, A TROUVER LE GIBIER ET A L'ARRÊTER.

EN GRILLAGEANT L'ARRIÈRE DU COFFRE DE SA VOITURE ET EN MÉNAGEANT DEUX TROUS D'AÉRATION UN CHASSEUR TRANSPORTE SES CHIENS SANS LES ASPHYXIER.

« pétoires » grand-paternelles, qui tout de même faisaient du bon travail.

Quant au chien, il faudrait pour parler congrument de son choix, de son dressage, des mérites comparés des diverses espèces, bien plus de place (et de connaissances). C'est un sujet excitant, sur lequel les chasseurs sont intarissables. Lequel d'entre eux ne cite cent traits de son fidèle compagnon ? Il en est de drôles, il en est de touchants. Ensemble ils composent une sorte de « geste » canine.

Faut-il parler de la tenue du chasseur ? J'entends déjà quelque vieux briscard grogner : « Peuh ! ce ne sont pas les grands tailleurs qui font les beaux tableaux ! » Possible, mais n'empêche qu'il est agréable d'avoir une veste où l'on est à l'aise, une culotte bien coupée, et de faire bonne figure quand vient la pause du déjeuner. Il faudrait dire aussi un mot de l'élégance féminine, car la postérité de Diane est fort nombreuse. Permettez que sur ce chapitre je me récuse... Et notez que le dictionnaire donne à chasseur deux formes féminines : chasseuse et chasseresse. La sémantique n'est certes pas sans rapport avec la psychologie.

Il y a des gens qui chassent et dont l'ambition est de rapporter beaucoup de gibier. Il y a ceux qui s'accommoderaient au besoin de revenir quasi bredouilles, mais qui veulent une bonne journée de plein air et de saine fatigue. Il y a ceux qui par charité franciscaine, ou simplement par myopie, répugnent à tuer. Mais je ne connais presque personne qui ne soit amateur d'histoires de chasse.

Ah ! ces histoires, que de volumes elles rempliraient ! Et quand on est entre vrais Nemrods, ce ne sont pas, à l'heure du marc et de la pipe, les plus connues qui ont le moins de succès. A la chasse les métaphysiciens quittent leurs théories en chaussant leurs brodequins.

Je n'ai rien dit du gibier ? N'en parlons à la fin de cette chronique que pour rappeler qu'il est un pourvoyeur de hautes liesses gastronomiques. Deux grands chefs de province : M. Simonneau, de Châtellerault, M. Bastard, de Montoire-sur-le-Loir, sont les auteurs des recettes qu'on lira ici ; le premier, du faisan en bellevue, le second, des bécasses au garnay. Qu'ajouter à l'énoncé de ces succulences sinon : « Bonne... » Mais il ne faut pas le dire.

ROGER DARDENNE.

Phot. *France-Illustration* (Charles-P. Raffin).

FAISAN EN BELLEVUE

Faire revenir un faisan dans une braisière : mouiller avec porto et fumet de gibier. Prendre 350 gr. de foie gras cuit (préalablement macéré dans un bon porto) que l'on pile avec 200 gr. de foie de volailles, 100 gr. de lard gras (passés à la poêle), 100 gr. de beurre fin. Passer le tout au tamis très fin et additionner de 150 gr. de crème. Cette farce cuite et passée, bien assaisonner et additionner d'un peu de gelée à demi prise. Reformer le faisan avec cette farce ; placer dessus les filets escalopés ; napper avec une bonne sauce chaud-froid brune. Décorer avec des lamelles de truffes et glacer avec de la gelée. Dresser le faisan sur un beau croûton frit ; décorer le tour du plat avec croustades fourrées d'une purée de gibier ; napper de gelée et de lames de truffes. Servir froid.

BÉCASSES AU GARNAY

Rôtir des bécasses en les arrosant souvent et en ayant soin de mettre des grains de raisins (même du muscat sec) dans la plaque à rôtir.

Cuites, les couper en quatre et, dans une casserole de cuivre, disposer les morceaux avec quelques petits oignons, des truffes et quelques champignons.

Recouvrir les morceaux de vin rouge corsé. Laisser mijoter sur le coin du feu pendant une demi-heure. Préparer à côté un bon fond de veau bien lié et épais, auquel vous ajoutez la cuisson des bécasses. Égouttez les morceaux de bécasses ; les dresser sur un plat en terre à bords hauts. Dégraisser et déglacer le jus de la casserole. Additionner avec le fond de veau et napper sur les bécasses. Avant de servir très chaud, arroser de quelques gouttes de vieux marc du pays.

PETITES CHRONIQUES

NOUVELLE ARME ANGLAISE

Présenté récemment à l'Ecole d'infanterie de Warminster devant de nombreux attachés militaires étrangers, le nouveau fusil de l'armée britannique représente un notable progrès sur l'ancien, que l'on voit au second plan. Plus courte et plus légère, privée de l'habituelle crosse de bois et munie d'un important chargeur qui contient vingt cartouches, cette arme ressemble assez à une mitraillette. La cadence de son tir est de 84 coups à la minute.

ACADÉMIE TOURISTIQUE

La principauté de Monaco vient d'instituer, sous le haut patronage de S. A. S. le prince Rainier III, une Académie touristique internationale. Elle va dresser un dictionnaire des expressions particulières au tourisme et à ses techniciens. Les mots en seront empruntés à divers idiomes et les termes nécessaires seront créés pour répondre aux nécessités de cette langue touristique. Le volume s'appellera *Essai de vocabulaire international du tourisme.* Il sera à la fois un glossaire et un code qui permettra à tous les pays de se comprendre. Il sera rédigé en français, anglais, allemand, espagnol et italien. M. Gabriel Ollivier, commissaire général au tourisme et à l'information de la principauté de Monaco, secrétaire perpétuel de l'Académie, est chargé de toute la partie administrative ainsi que des réalisations pratiques.

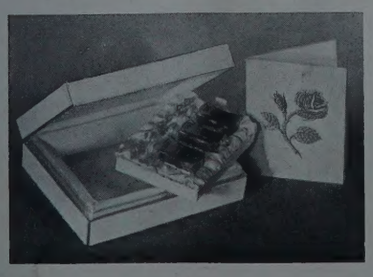
POUR LA BONNE TENUE DES VILLES ET DES CAMPAGNES

Poursuivant son action en faveur de la propreté et de la bonne tenue de nos villes et campagnes, le Touring Club de France vient d'éditer une affiche qu'il met, à titre absolument gratuit et en nombre nécessaire, à la disposition de toutes les municipalités qui lui en feront la demande en s'engageant par écrit à appliquer les sanctions qui y sont mentionnées, c'est-à-dire à faire dresser procès-verbal contre toutes personnes laissant en un endroit quelconque des papiers gras, des tessons de bouteilles, des boîtes de conserves, etc.

Pour obtenir la quantité nécessaire de ces affiches il suffira d'écrire au Touring Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 16e (Comité d'hygiène).

AU BAL DES PETITS LITS BLANCS

Comme chaque année depuis 1948, les cadeaux remis aux dames à l'occasion de cette importante manifestation avaient été offerts par Lancôme. Ils consistaient en de ravissants coffrets où trois parfums : Marrakech, Flèches, Magie, véritables joyaux, remplaçaient provisoirement les bijoux... Excellente publicité au service d'une œuvre si intéressante.



LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE FRANÇAISE :

Secrétariat politique du comte de Paris, *Raison garder,* préface de Mgr le comte de Paris (Editions internationales, 252 pages). « Nous qui voulons toujours raison garder... », le mot de Philippe le Bel sert d'épigraphe à ce livre qui est un véritable corps de doctrine et où sont traités avec une impressionnante liberté de jugement tous les problèmes qui se posent, au tournant de ce demi-siècle, sur l'avenir des sociétés humaines.

Les solutions proposées à ces problèmes s'ordonnent dans une perspective politique, qui est la Monarchie. La ligne de partage entre pays totalitaires et nations libres passe le long du rideau de fer : or à l'ouest de cette ligne il y a plus de monarchies que de républiques. Le comte de Paris constate que ces monarchies concilient la démocratie, le respect de l'homme avec les exigences de la vie collective.

Les conditions de survie de la civilisation européenne sont examinées ici sans préjugé de « classe » ou de milieu social, sans parti pris de droite ou de gauche. M. Pierre Longone dresse, « à la mesure de l'homme », le procès du capitalisme et de ses contradictions. Il observe que la science et la technique, faute d'une orientation prévoyante, ont instauré le règne de l'absurde en accroissant l'inégalité, les privilèges, l'injustice et les causes de guerre. Le progrès invente des moyens de destruction si perfectionnés qu'on peut maintenant imaginer une disparition totale de la race humaine.

Ni le communisme stalinien ni le capitalisme américain ne résolvent le problème de l'avenir. La nécessité s'impose d'une « économie orientée », très distincte du dirigisme, où le contrôle de certains secteurs-clés serait retiré aux intérêts privés, mais soumis aux règles d'une saine gestion — qui sont les principes du rendement, de l'autorité et de la responsabilité. Ce contrôle devrait incomber à un corps spécialisé, sorte de magistrature économique dont la compétence technique égalerait l'indépendance.

Le cas de la France pose des problèmes particuliers qui exigent que toute son organisation soit « repensée » en partant de cette idée que la crise française ne résulte pas moins de l'usure des institutions que d'une défaillance de l'esprit civique et de la conscience nationale. La sclérose a envahi tous les rouages de l'Etat, les partis, les méthodes de travail parlementaire et le parlementarisme lui-même, qui, devenu une fin en soi, s'isole de la vie nationale.

Une esquisse de « Constitution démocratique et monarchiste » montre la voie que le comte de Paris considère comme celle du salut.

Le problème européen est posé sous l'angle de sa donnée essentielle, qui est l'amputation consentie des souverainetés. Si les nations ne se résignent pas à ce sacrifice, elles iront à l'anéantissement. La solution préconisée ici est la constitution d'une Fédération européenne dont l'armature, le « trépied », serait la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Encore faudrait-il que la France y apportât des conceptions neuves : « l'universalisme français nous prédispose à trouver le langage et l'esprit du dépassement des nationalités ».

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES GALERIES

Nous n'avons jamais éprouvé beaucoup d'attirance pour certaines formes de l'art surréaliste. Et lorsque avant cette dernière guerre l'activité des surréalistes se manifesta surtout dans la création des objets « à fonctionnement symbolique », dont l'initiative revenait à Giacometti et surtout à Salvator Dali, nous avons pensé voir là une esthétique un peu creuse en même temps qu'une certaine propension à la littérature funambulesque, voire à une « fumisterie intellectuelle ».

L'exposition actuelle de Salvator Dali à la Galerie Weil est axée sur un retour à une « réalité subjective » qui est à la base même du caractère espagnol et qui trouve son apogée en une antithèse saisissante, la « mystique réaliste », issue de l'âme ardente et des doctrines de la grande sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix.

Bien que faisant partie de l'Ecole de Paris, Salvator Dali ne peut renier son origine, et nous sommes séduits, cette fois-ci, par cette exposition qui révèle un souci poétique fondé sur une connaissance minutieuse et impeccable de la forme, dessinée dans toute son intransigeance.

Sur une des œuvres exposées Dali a recopié cette phrase d'Ingres : « Le dessin est la probité de l'art. » Et l'Espagnol ajoute sa propre opinion, qui en est le complément : « Chaque ligne d'un dessin doit être géodésiaque. » Ce goût du dessin est assez rare chez les Espagnols, et ceux de Dali sont d'une puissance et d'une beauté très exceptionnelles (*Adam et Eve* ou Portraits à la sanguine).

C'est cette probité poussée jusqu'à la rigueur qui contribue à donner parfois à certaines œuvres de Salvator Dali cette apparence de sécheresse qui n'est que purement extérieure, car elle n'est au fond qu'une des formes — et la plus ardue — de cet ascétisme des grands mystiques espagnols.

DALI. — « *La Madone* ».

Une petite toile représentant une miche de pain à côté d'une corbeille d'osier évoque le souvenir de certaines natures mortes de Zurbaran ou de Melendez, comme cet *épi de blé* qui se dresse, vigoureux et plein, et qui est le « bon grain » des âmes fortes et ardentes.

Malgré la froideur incontestable — mais voulue — de certaines peintures, on y sent que la science de l'artiste s'est fondue en poésie, et c'est là qu'il atteint à la Beauté et qu'il tend vers l'Absolu.

MAURICE SÉRULLAZ.

DÉFENSE PASSIVE AMÉRICAINE

Préoccupée de se protéger contre d'éventuelles attaques atomiques, l'Amérique entière organise sa « Civil Defence ». Les religieuses même y participent. Celles-ci, en suivant des cours à l'université de Princeton, se sont exercées au maniement du compteur de Geiger. Elles pourraient ainsi déceler et mesurer la nocivité des radiations que laisse un bombardement atomique.

NÉCROLOGIE

Le général Delcambre

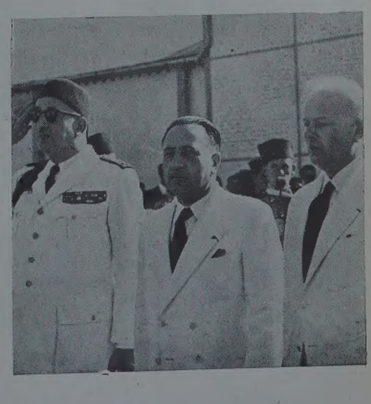
Le général de division Emmanuel Delcambre, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans, avait pris en 1917, après avoir fait le début de la guerre dans le génie, la direction du service météorologique de l'armée. La paix revenue, il fut nommé directeur de l'Office national météorologique. A cette science récente il donna par ses travaux un important développement, particulièrement en ce qui concerne ses applications à l'aéronautique et à l'agriculture. Commandeur de la Légion d'honneur, il s'était retiré en Anjou, où il s'occupait de viticulture.

UNE NOUVELLE REVUE

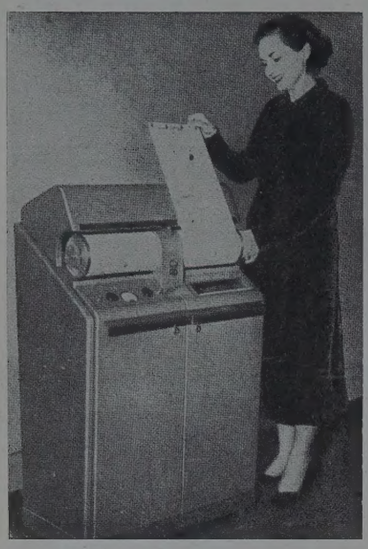
Faire connaître en France aussi bien qu'à l'étranger les réalisations, trop souvent méconnues, dont peuvent à juste titre s'enorgueillir nos chercheurs et nos techniciens, tel est le dessein que poursuit la nouvelle revue trimestrielle *Vues françaises.* Ouvert par un article du prince Louis de Broglie, le premier numéro de cette luxueuse publication est consacré à l'électricité. En des articles abondamment illustrés des personnalités compétentes permettent au lecteur de faire le tour de toutes les applications pratiques de l'électrotechnique. Enfin plusieurs pages de *Vues françaises* sont consacrées à la peinture.

M. DE BOISSEZON A TUNIS

Dans notre numéro du 11 août une erreur s'est glissée dans la légende d'une de nos « Actualités de la semaine », représentant l'arrivée à Tunis du nouveau délégué à la Résidence générale de France, M. de Boissezon, que cette légende indiquait comme étant au centre de la photographie. Nos lecteurs ont certainement reconnu à cette place M. Louis Perillier, résident général de France, et la photographie que nous reproduisons montrait donc M. de Boissezon ayant à sa droite M. Perillier et le général Tahar Maoui, représentant S. A. le bey.



PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES



Stencil électronique

Cette machine électronique permet de tirer d'un stencil plus de dix mille copies en fac-similé et de reproduire manuscrits et dessins.

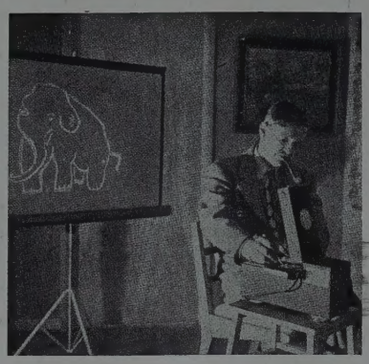
L'image à reproduire est placée sur l'un des deux cylindres et un œil électrique assure sa transmission au stencil plastique placé sur l'autre cylindre. Chaque fois que l'œil électrique « perçoit » du gris ou du noir sur l'image, il actionne plus ou moins fortement le stylet qui grave le stencil.

Contre les taches

On vient de découvrir aux Etats-Unis un procédé qui assure la protection permanente de certains tissus — le coton notamment — contre toutes les taches. Il consiste à enrober les fils d'une couche très mince de carboxyméthyle, produit dérivé de la cellulose. L'opération, simple et peu coûteuse, s'effectue lors du lavage des vêtements, à raison de trois cuillerées de produit pour 4 litres d'eau.

Camion-Ascenseur

Cet engin de forme bizarre est destiné à accélérer le ravitaillement des passagers des avions de grandes lignes. Il peut contenir assez de nourriture pour le ravitaillement de cinq ou six appareils. Sa plate-forme mobile est montée sur un ensemble de leviers hydrauliques qui permettent, en quelques secondes, d'amener son avant à hauteur de la porte de la carlingue... quel que soit le modèle de l'avion.



A l'intention des conférenciers

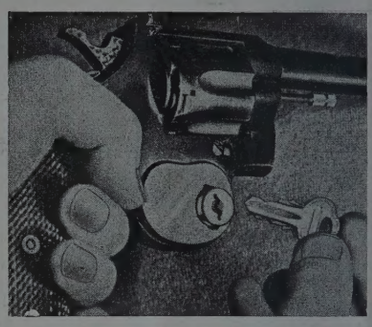
Cet ingénieux appareil est destiné aux professeurs et aux conférenciers qui devaient utiliser jusqu'à présent un tableau noir pour tracer schémas et dessins explicatifs. Désormais ils peuvent sans quitter leur place « écrire au tableau » qui est placé derrière eux. Il leur suffit de dessiner sur l'appareil, qui se charge de capter l'image, de la redresser et de la projeter, agrandie, sur le tableau qui devient ainsi écran.

Avion pour agriculteurs

Les techniciens américains ont mis au point, pour la première fois, un avion spécialement conçu pour être utilisé par les agriculteurs, c'est-à-dire capable de répandre facilement liquides et poudres sur les champs. Le nouvel engin est doté de deux réservoirs spéciaux logés dans les ailes et qui peuvent contenir une quantité d'insecticide suffisante pour traiter 16 hectares en dix minutes !

L'avion peut tenir l'air pendant trois heures sans ravitaillement. La carlingue est protégée par des tubes d'acier, au cas où l'appareil piquerait du nez en atterrissant sur un mauvais terrain. Le train d'atterrissage, renforcé et muni de pneus « ballon », comprend une arête métallique destinée à couper les fils de fer ou les lignes téléphoniques en cas de fausse manœuvre.

Serrure de sûreté



Adaptée à la gâchette d'un revolver, cette serrure de sûreté est destinée à prévenir les accidents. Grâce à elle l'arme ne risque plus de se décharger seule en tombant ou en s'accrochant dans la poche. Et l'on peut désormais sans danger la laisser à portée des mains enfantines.

C. T.

LA SEMAINE HIPPIQUE

On monte à cheval par tous les temps, même dans l'incertitude d'un été maussade. A Deauville, plage fleurie, les équipes de polo minimisent sportivement les contingences atmosphériques. En attendant le 19 août, grand « hourvari » de la Coupe d'Or. Les premières rencontres mirent en vedette les Espagnols. Le comte Miguel de la Corzana a dominé le lot. La coupe Dodero, présidée par M. André, s'est terminée à l'avantage des Sud-Américains « Cibao la Pampa » devant le team français Henri Couturier par 5 à 2 1/2. Mais les jeux sont loin d'être faits.

L'équitation d'obstacles connaît des jours fastes. Calme et fraîcheur des bords de l'Indre. La plage tourangelle de Montbazon devient terrain de concours. Le capitaine Roumanet remporte l'épreuve militaire.

Béthune fête le cinquantième anniversaire de son « jumping » au Jardin des sports. Mlle Balet révèle Clochard, un vilain nom mais un grand cheval. Ce cinq ans prestigieux s'exhausse dans le « plané » ; à lui le « Tournoi » avec 48 points. Miss Howlett vint à bout de Sélika... une gageure ! La vicomtesse de Prémont, Mlle Bonnaud firent des parcours « fumants ». A Béthune, honneur aux dames !

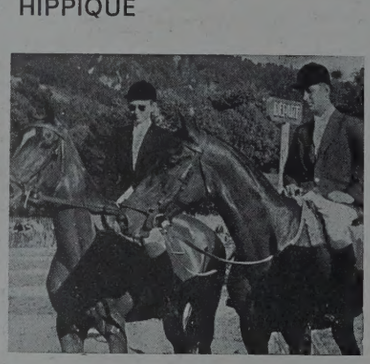
A Blois également, Mlle de Laissardière, en selle sur Valseuse, enlève le Prix de Guise en 1 minute 11 secondes dans une symphonie de vitesse et d'agilité. Enthousiasme pour le Cadre Noir, salut final, cabrioles des sauteurs. Mme Robert Holveck, le général Noiret, le colonel de Minvielle président.

Sur le charmant hippodrome de Sans-Souci, clairière verdoyante cernée de sapins majestueux, Mlle Boucheron s'adjuge le Prix de la Ville de la Bourboule, menant Univoltain d'une foulée sans réplique. Mlle Michèle Cancre sert Ulysse B avec autorité. De nombreuses cravaches masculines étaient présentes : comte de Mony-Pajol, colonel Gudin de Vallerin, MM. Salmon et de Busnel... Alors ? Alors le féminisme hippique est en flèche ascendante, ayons la courtoisie de le constater.

TRÉ-HARDY.

A Montbazon, un passage du lieutenant Flandin sur Soissons.

Une foule passionnée suivit les épreuves du concours hippique de Béthune.

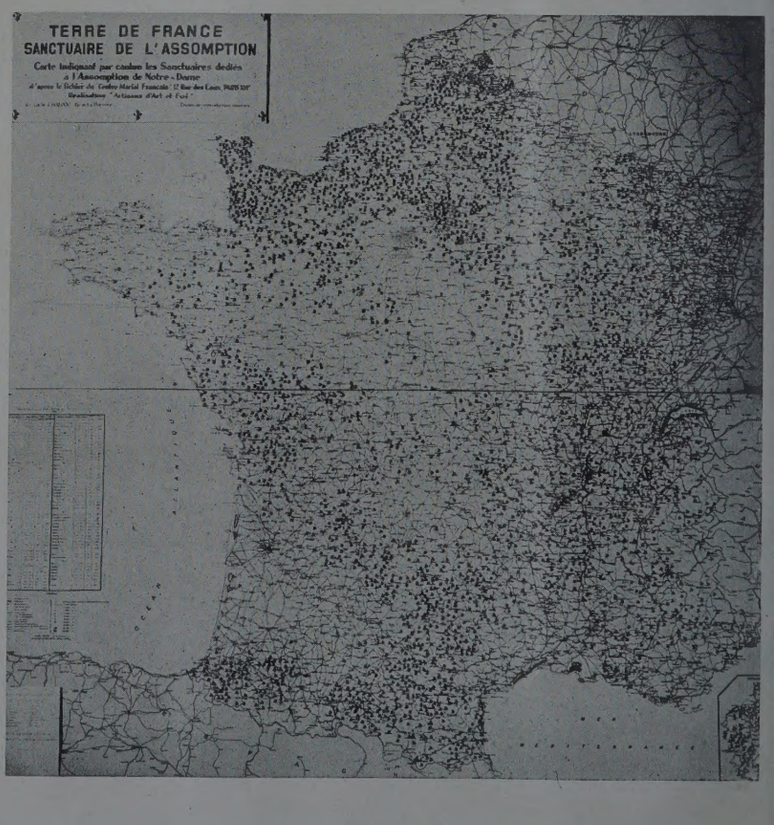


A la Bourboule, Mlle Boucheron et M. J.-P. Cancre.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Les sanctuaires français de l'Assomption

L'Association « les Artisans d'art et de foi », dont le président d'honneur est S. Exc. Mgr Beaussart, et que préside l'amiral Lacaze, avec pour secrétaire général le R. P. de Reviers de Mauny, nous communique la très intéressante carte que nous reproduisons ci-dessous et qui montre les sanctuaires dédiés en France à l'Assomption. L'établissement de cette carte a été possible grâce au fichier auquel les « Artisans d'art et de foi » travaillent depuis près de dix ans. Encore incomplète sur quelques points, elle permet d'ores et déjà d'indiquer que près de 3.400 sanctuaires sont spécifiquement dédiés à l'Assomption, ce qui fait environ le dixième des sanctuaires dédiés en France à la Vierge. Cette documentation fait partie de l'exposition itinérante : « L'épanouissement du dogme de l'Assomption dans la pensée française », qui a été présentée au Sacré-Cœur de Montmartre.



COURRIER MUSICAL

Le Festival de Menton

Pour la deuxième fois des soirées musicales quotidiennes ont été organisées au parvis Saint-Michel. Cet unique festival de la Côte d'Azur a remporté comme l'année dernière un éclatant succès.

L'orchestre de chambre de Stuttgart, sous la direction de Munchinger, a consacré une soirée à Mozart et une autre à Bach avant de faire entendre, avec toute la mise en scène nécessaire, en guise de conclusion à sa troisième et dernière séance, la célèbre *Symphonie de l'Adieu*, écrite par Haydn. On se souvient, en effet, que cette partition fut composée par le maître autrichien attaché à la maison du prince Esterhazy. Il n'arrivait point à obtenir de vacances et sut aménager sa composition de manière à ce que chaque interprète se lève à tour de rôle, éteigne sa chandelle et s'en aille tandis que la musique continue. Deux violonistes, privés même de leur chef, terminent seuls l'exécution du finale avant de disparaître.

L'élément parisien fut représenté notamment par la chorale Elisabeth Brasseur appelée à offrir avec le concours de l'orchestre Taffanel la première audition en France de *Saint Jean-Baptiste*, oratorio de Stradella, aux lignes pures et nettes.

Le point culminant de cette saison artistique fut peut-être atteint lors de la présentation des nouvelles *Variations*, de Jean-Michel Damase, jouées par le Quintette à vent français J.-P. Rampal.

Le maire, M. Parenthou-Dormoy, et le directeur artistique, M. Borocz, peuvent être fiers de leurs travaux. Grâce à la qualité de leurs efforts conjugués ils assurent la pérennité de leur œuvre. La ville de Menton s'inscrit maintenant parmi les plus lumineuses et harmonieuses cités de France.

W.-L. LANDOWSKI.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Duff Cooper. *Opération cœur brisé* (La Palatine).

Ce livre nous conte la vie d'un officier anglais, qui brûlait de se battre et ne vit jamais le feu, qui rêvait d'accéder aux plus hauts grades et ne dépassa jamais celui de commandant, qui vit sa fiancée s'enfuir avec un autre officier et ne put épouser la femme qu'il aimait. Une série de coïncidences lui permet enfin de réaliser ses aspirations... après sa mort. Son cadavre, « réquisitionné » par les services secrets britanniques, est déposé sur la côte d'un pays neutre, porteur de faux documents qui tromperont l'ennemi sur les véritables intentions du commandement allié. A son épaule est agrafé l'insigne de commandant. Dans sa traduction, qui possède toutes les qualités de celles qu'elle nous avait déjà données, Mme Louise de Vilmorin a bien exprimé l'atmosphère de ce roman où le grand diplomate anglais a savamment dosé l'humour et la mélancolie.

André Chéron : *Nouveau Manuel d'échecs du débutant* (Payot).

L'auteur, notre collaborateur André Chéron, dont il est superflu de rappeler qu'il est un maître et aux échecs et au bridge, a voulu, ainsi qu'il l'explique dans sa préface, faire un livre court dont l'étude prît peu de temps et que son prix rendît accessible à toutes les bourses afin d'aider à la diffusion du jeu d'échecs dans le grand public de langue française. Le débutant ne pourrait pas trouver de meilleur guide, et beaucoup deviendront des fervents de ce jeu.

LE BRIDGE (N° 93)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 79

LE MORT : ♠ 8 2 ♡ A V 9 7 6 ◇ R D 9 6 ♣ 5 2

NORD / OUEST EST / SUD

♠ R 4 ♡ R 10 8 5 4 ◇ A 8 7 2 ♣ A 7

Sud joue 4 ♡. Ouest entame ♠ D qu'Est prend de l'as. Est renvoie ♣ D que Sud prend de l'as. Sud joue ♡ R et Ouest a chicane à ♡. Comment continuer ?

Ayant déjà perdu un ♠ et devant encore perdre inévitablement un ♡ et un ♣, Sud ne doit pas perdre de ◇ s'il veut réussir son contrat.

Si Sud joue sans réfléchir et trouve ◇ V 10 x x dans la même main, il perdra encore un ◇. C'est contre ce danger qu'un bon joueur doit songer à se prémunir.

Sud continuera à cet effet par ♡ as, ♠ *roi*, ◇ roi et ♣ 7, cédant la main à qui voudra la prendre, dans la situation suivante :

♡ V 9 7 ◇ D 9 6

NORD / OUEST EST / SUD

♡ 10 8 5 ◇ A 8 7

Que ce soit Ouest ou Est qui prenne le ♣ 7, il peut jouer ce qu'il voudra : le demandeur ne donnera plus que la ♡ D à Est et réussira son contrat.

Ouest ou Est ne pourra renvoyer que ◇, car, s'il renvoie une carte noire, le demandeur défausse ◇ d'une main et coupe de l'autre. Et quel que soit le ◇ renvoyé par Ouest ou Est, honneur ou petit, le demandeur jouera un petit ◇ en second.

ÉTUDE N° 80

LE MORT : ♠ A R 5 ♡ 3 2 ◇ A R 3 2 ♣ 6 4 3 2

NORD / OUEST EST / SUD

♠ 9 7 4 3 2 ♡ D V ◇ D V 10 9 ♣ R 5

Les enchères :

NORD	SUD
1 ◇	2 ♣
3 ♣	3 S A

Ouest entame du ♡ 10 et Est prend du V, qui fait la levée.

Est continue par ♡ D, Sud met un petit ♡ et Ouest prend du roi.

Ouest joue ensuite ♡ 4 pour faire tomber le ♡ as de Sud.

Quel doit être le plan de défense d'Est?

ANDRÉ CHÉRON.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

PAYS BASQUE Belle propriété libre avec vue magnifique, proximité grande ville, plage, marché, maison style local tout confort, 12 pièces, grand garage, dépendances 9 ha av. petite ferme produisant tout ravitaillement. PRIX : SEIZE MILLIONS 500.000 Fr. Herbert et Dermion, 19, rue Téhéran, Paris.

PORCS 3.000 fr. pièce, venir choisir. Agneaux, veaux, vente à crédit. Ecrire: Porcherie FARM, MONTESSON, S.-et-O.

ÉDUCATION EN SUISSE
INSTITUT sur le ROSENBERG
près SAINT-GALL (Suisse)

Dans une région préalpine à climat privilégié : la plus grande école internationale pour jeunes gens.
Possédant une renommée mondiale, elle est un centre officiel pour l'étude des langues modernes et prépare jusqu'au diplôme commercial et aux bac. suisse, anglais, américain. Enseignement individuel en petites classes.
Prospectus.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

EXPORTATION

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE